

L'ECRAN *français*

20 PAGES 15 FRANCS

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA



4^e ANNEE

N° 74

26 NOV.

1946

LAUREN BACALL, LA FEMME DU PLUS BEAU BAISER 1946 (article page 14).

PIERRE-RICHARD WILLM au pupitre



FORTE

Harry Pilcer, le jour de la Toussaint, arriva de New-York pour fleurir à Marseille la tombe de Gaby Deslys. Harry Pilcer, on se souvient, avait été contraint de quitter la France en 1942. Dans « Le Tranchant du rasoir », nous retrouverons le célèbre danseur. Il a lui-même mis en scène ce film sur une adaptation de Somerset Maugham.



SOSTENDO

(Photos H. Pecqueur.)

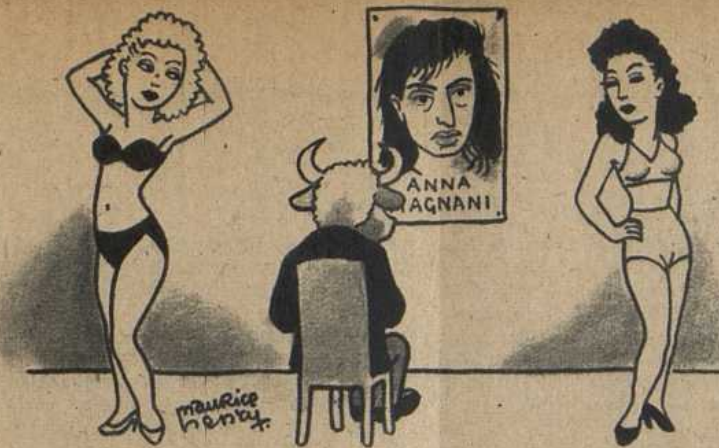
« Rêve d'amour » va nous plonger dans un bain de musique romantique. Franz Liszt y épouse les traits de P.-R. Willm. Celui-ci, à son tour, emprunte au compositeur, sinon son inspiration, du moins ses attitudes inspirées : il a trouvé un rôle à sa... mesure.



PIANO



7589



Plutôt que les pin-up...

LE FILM D'ARIANE

Pat et Pie

ATMOSPHERE classique des réceptions dites intimes : buffet, tapis rouge, chips délicatement croqués entre deux sourires et trois courbettes. Quelques jolies femmes roucoulent agréablement au milieu des éclairs de magnésium, trois gigolos gominés discourent dans un coin, cinq ou six mouches du coche s'empresment obséquieusement : c'est Pat O'Brien qui reçoit. Gangster, prêtre et policier dans ses films ; un bon bourgeois bien gras dans la vie réelle ; des bajoues, une femme, un double menton et quatre enfants.

Quelques concours à l'âme sensible émettent des exclamations extasiées : « Quatre enfants ! » Pat O'Brien fait circuler des photos : « Celui-là, c'est notre dernier. » Mme O'Brien sourit fièrement ; elle s'appelle Aloïse. « Nous avons connu des jours très durs, Aloïse et moi », déclare O'Brien. Des soupirs apitoyés fusent : les concours à l'âme sensible ont l'air très ému.

Pat O'Brien marque un temps d'arrêt, puis continue :

« Nous avons joué devant le roi et la reine d'Angleterre à Londres, nous avons passé trois jours en Irlande, où je suis né, après quoi nous avons filé sur Rome, où j'ai réalisé le rêve de ma vie : j'ai vu le pape. Sa Sainteté a les mains les plus délicates que j'ai vues de ma vie. C'est un type très simple, il m'a donc reçu très simplement et il m'a dit : « La Californie, c'est le paradis terrestre. » Détrôné, l'Eden biblique ! Quant au pape, on ne l'appelle que Sa Simplicité.

Pat O'Brien est de l'American Legion, et va chaque dimanche à la messe. Il a fait l'autre guerre dans la marine, et il est très copain avec Spencer Tracy, James Cagney et Charles Boyer, qu'il appelle « Charlie ».

Il a 47 ans, une cravate aux couleurs rutilantes, et un costume bleu. Son film français préféré : *La Femme du boulanger*. Son metteur en scène favori : John Ford. « The best in the world » s'enflamme-t-il. Il ne connaît pas Jean Renoir. En revanche il a vu René Clair à Paris et projette de jouer, sous sa direction, dans un film franco-américain.

Pat O'Brien a tourné récemment *The amazing M. Hammer et Crack Up* avec Claire Trevor. Il commence *Newsboy's Home* en février. Un des meilleurs « supporting actors » de Hollywood, il a paru dans une série impressionnante de films, dont *Le Sous-marin D 1*, *Le vainqueur*, *Les Anges aux figures sales*, *Till we meet again*, *Panique en banque*, *Broadway*, *Torrid Zone*, etc.

Croquis à l'emporte-tête...

JEAN GABIN

ON raconte qu'aux termes de ses contrats il faut un crime dans les scénarios. Un crime pour lui, un crime à la Gabin : l'étranglement d'une fille trop belle, une tête cassée à coups de briques, un coup de revolver qu'on tire presque sans s'en rendre compte en grinçant des dents.

Ces vedettes ont des exigences !... Mais on raconte tant de choses, et les échetiers sont si méchants !

J'espère pourtant que l'histoire est vraie, et je souhaite que Jean Gabin n'ait pas fini d'assassiner. Le jour où il cessera de vouloir du crime, nous aurons perdu le seul personnage tragique du cinéma français.

A Boulogne-Billancourt, le destin n'est pas réservé aux rois. Il n'y a plus de rois. Aujourd'hui Edipe est un prolétaire, mais sur les quais de la Seine et les pavés de banlieue, le destin des flics et des bourgeois, tout l'Olympe de l'ordre établi, de l'argent et de l'hypocrisie, délègue encore assez de pièges à meurtre où trébucher par surprise.

Il ne tue pas pour son plaisir. Regardez tous ses crimes. En est-il un qu'il ait désiré ? Sa faiblesse est de se mettre en colère comme l'autre sur la route de Thèbes, quand ce diable de char encombrait son chemin. Nous les témoins, nous ne nous y trompons pas. De milliers de salles obscures monte silencieusement la protestation des copains du Jour se lève quand Gabin hurle de la fenêtre de sa mansarde qu'il est un assassin. Douze millions de jurés l'ont acquitté dans leur cœur.

En termes existentialistes, l'assassinat est le projet originel de Gabin. Je me plais à imaginer après je ne sais quelle psychanalyse que tuer, c'est sa façon d'être libre et d'aller au bout de lui-même. Appuyer sur une gachette, serrer trop fort un cou fragile n'est pour Gabin qu'un acte manqué, une brèche par où s'engouffre sa liberté.

Sa liberté d'acteur, du moins. Car « dans la vie », Jean Gabin n'est pas comme ça. Oh là non !

Car ce « dur de dur » est un sentimental, cet Othello de banlieue cultive la petite fleur bleue et trouve, à l'occasion, dans son vocabulaire particulier, les mots qui font chavirer les âmes sensibles. Il ne faut pas chercher longtemps pour découvrir dans ce hors-la-loi, ce déserteur, cet assassin, un père tranquille, un Français moyen du genre dimanche en famille et jardin potager le samedi après-midi.

Au fond de son cœur, c'est un terrien. Il aime à s'imaginer retiré dans une ferme, au milieu de ses vaches et de ses volailles, ou battant la plaine, avec ses chiens, un matin d'hiver, un fusil sous le bras. Du paysan, il a le goût de la terre ferme et la méfiance panique pour tout ce qui bouge sous les pieds : l'avion, la mer, le dos d'un cheval. Et son service dans la marine n'empêcha pas le capitaine de Remorques de blêmir à la barre quand le bateau tanguait.

Gabin nous est revenu d'Amérique transfiguré, les cheveux prématurément blanchis, le visage grave et défait de quelqu'un qui s'est perdu. Que pouvait-il faire là-bas ? Les dieux hollywoodiens ne sont pas de sa famille. Il cherche, depuis, à retrouver le fil perdu de son personnage ; mais Carné et Prévert s'étant dérobés à jouer les Ariane, il lui faut s'essayer à tuer pour d'autres. Retrouvera-t-il dans Martin Roumagnac et dans Miroir son destin d'acteur, le rôle à sa mesure de héros antique égaré dans la tragédie suburbaine de notre temps ?

Le Minotaure.



Chaleureuse rencontre

LA double remise à Brève Rencontre du Grand Prix international du Festival de Cannes pour la Grande-Bretagne et du Grand Prix de la critique internationale a donné lieu, jeudi dernier, dans les salons d'un grand hôtel proche des Champs-Élysées, non à une brève, mais à une chaleureuse rencontre des héros de la fête — le réalisateur David Lean et sa vedette féminine Celia Johnson — avec leurs admirateurs.

De chaque côté de la toile d'Yves Brayer, représentant une vue de Londres — ciel gris, « bus » à impériale, tache rouge d'une vareuse de Horse Guard — Celia Johnson et David Lean se font gentiment pendant.

Ils sourient à tous et à tout ; aux quelques deux cents personnes qui les ont félicités, entre un petit four et une coupe de champagne, aux projecteurs qui les ont coincés là sous l'œil de verre des cameras. Ils sourient à leur succès...

Et aussi à M. Georges Huysman qui remplit, bonhomme, son office de président du jury international.

Au tour de notre président de l'Association française de la critique de cinéma, Georges Charenol, d'opérer.

Le Prix de la critique internationale est symbolique : Georges Charenol n'a donc rien à remettre au réalisateur David Lean. Rien si ce n'est une invitation à présider en compagnie de Noël Coward le déjeuner au cours duquel, en 1947, les critiques de tous les pays décerneront pour la seconde fois leur prix.

... Et de révéler un petit secret du scrutin : Brève Rencontre a été choisi à l'unanimité moins une voix : celle du représentant de la critique anglaise, qui voulut rendre hommages à l'art français en votant pour *La Partie de campagne* de Jean Renoir.

M. Fourré-Cormery ayant joint ses compliments à ceux des précédents orateurs, M. David Lean remercia. Il s'excusa de le faire en anglais : « Mais, ajoute-t-il, parce que j'ai essayé tout à l'heure mon français en privé avec deux amis, j'ai de bonnes raisons maintenant de ne pas insister. » Il conclut par un très intelligent éloge de notre cinéma...

Quel sera le cinquième film du réalisateur de *Happy Breed*, de *L'Esprit s'amuse* et de *Brève Rencontre* et des *Grandes Espérances* qu'il vient de terminer ? Peut-être *Olivier Twist*.

Quant à Celia Johnson, elle fait partie d'une troupe de comédiens dont les projets n'attendent qu'un théâtre pour devenir réalité.

ART ET LANGAGE

PAR GABRIEL AUDISIO

DIRE que le cinéma est une langue universelle, c'est parler bien vite.

Je ne crois pas aux langues universelles. Prenez un Norvégien et un Français qui se servent de l'allemand ou de l'anglais comme truchement. Il arrivent qu'ils s'aperçoivent assez vite que leur anglais, ou leur allemand, n'est pas le même, et que leur commerce en éprouve quelques écarts d'entendement.

Si l'espéranto lui-même devenait langue universelle, je mets en fait qu'on ne tarderait pas à distinguer un espéranto danois, un espéranto grec, ou écossais, ou auvergnat.

Il n'empêche que les peuples les plus divers dans le monde entier sont à même d'entendre avec quelque apparence de commune mesure une même série d'images mouvantes. D'où l'immense pouvoir du cinéma, qui n'a point de précédent dans les annales humaines.

Toute la cité antique allait au théâtre, mais une fois par an. Toute la cité moderne va au cinéma, mais deux fois par semaine. On en déduit sans peine les incalculables conséquences sur les mœurs. Une ivresse annuelle ne changerait rien à mes organes. Cent ivresses me mènent à la cirrhose du foie, peut-être au crime.

Mais ce n'est là qu'un effet de quantité. Je ne vois pas que cent projections par an me fassent

mieux concevoir une pensée qu'une seule tragédie d'Eschyle ne faisait pour un ancien Grec. Agir sur les mœurs n'est pas travailler l'esprit, ni le faire travailler.

On dit aussi que le cinéma est un langage, et c'est parler bien imprudemment.

Qui confondrait langage avec moyen d'expression s'exposerait à de graves mécomptes. L'imprimerie est un moyen d'expression : elle pouvait attendre qu'on l'inventât.

Car l'homme a toujours eu divers moyens de s'exprimer, ne fût-ce qu'avec les gestes. Au cinéma qui en est un, à la radio qui en est un autre, il en ajoutera de nouveaux dès demain s'il lui plaît. Mais la musique, mais la poésie, mais la peinture sont des langages : je ne vois pas qu'on les ait inventés hier, ni qu'on en puisse inventer d'autres jamais. Tout langage est né avec l'homme.

Quant à l'art que peuvent engendrer une langue, un langage ou un moyen d'expression, c'est la chance qui reste au cinéma de se composer lui-même ses lettres de noblesse ; à condition qu'il s'affranchisse de ses servitudes techniques, industrielles et commerciales.

Pour s'affranchir des autres, qui menacent tout esprit libre, il lui suffirait du courage intellectuel. Qu'il en fit preuve, dans un monde où il est si mal partagé, ne serait pas son moindre honneur.



il en fait trop : cela sent l'effet cherché.

L'incessant calcul de ce qui doit « porter », comme on dit en termes de théâtre.

Entraîné dans la trahison par le néfaste Céline, il campera, pour se sauver, un personnage à la Simonon. Il reprendra, en quelque sorte, son rôle du « Chien jaune ».

Il a réglé sa tenue en accord avec son comportement. En dépit d'une chaleur accablante, il n'abandonnera pas le pardessus brunâtre, aux manches trop longues, qui l'enveloppe dans des plis indécis ; et son menton mince paraîtra plus mince encore en s'enfonçant dans un cache-nez gris de grosse laine.

Le texte aussi est au point. Un texte tour à tour emphatique et pleurard, émaillé tantôt de mots rares, tantôt de grossièretés.

Et si, pour le sauver, on le traite de fou, il approuve avec une humilité béate.

Le procès de Goupi Grand-Reich

DIX ans de travaux forcés, confiscation des biens, indignité nationale à vie, telle est la peine dont Robert Le Vigan paiera sa collaboration aux émissions de propagande de Radio-Paris d'abord, de Sigmaringen ensuite.

C'est le minimum prévu par l'article 75 du code pénal : « Intelligences avec l'ennemi. »

Il aurait payé plus cher, sans doute, si les témoins et l'expert psychiatre ne s'étaient accordés à reconnaître que sa responsabilité était atténuée « dans une large mesure ».

Fou, donc, cet acteur qui n'a cessé de jouer à l'écran les rôles de fous ?

Pas exactement : « Piqué », déclarera à la barre le témoin Pierre Renoir. « Du genre obsédé sexuel », précisera Jean-Louis Barrault.

Et Madeleine Renaud racontera :

— Le Vigan n'était pas seulement un exalté, un mystique qui, tandis qu'il interprétait le rôle du Christ, ne cessait de fabriquer des croix avec des bouts d'allumettes, et s'interrompait pour vaticiner autour de son idée fixe : « le péril jaune ». Le Vigan était perpétuellement la proie de frayeurs paniques. Invité chez moi, à la campagne, il ne se couchait jamais sans avoir installé sur son lit une bicyclette et une hache : « Pour me défendre et prendre la fuite », expliquait-il...

Mais aucun des témoins n'utilisera à son propos le qualificatif d'abject.

C'était pourtant bien le rôle qu'il s'était composé pour sa dernière apparition publique.

Le voici dans son box. Sur son visage maigre s'inscrit le jeu complet des expressions que l'écran nous a rendues familières et qui défile à une cadence telle qu'on croirait réellement qu'il tient avant tout à faire la démonstration des ressources de sa mimique.

Jadis, tout en reconnaissant à Le Vigan un certain talent, on devait sou-

vent lui reprocher l'outrance de son jeu : il avait tendance à forcer, à trop en mettre.

Ici aussi, dans ce drame qu'il joue aux jurés et qu'il se joue à lui-même,



Maria Michi, l'actrice italienne que les deux films de Rossellini viennent de nous révéler, est passée par Paris.

Il montre une sorte de plaisir triste, de volonté de masochisme, à répéter qu'il est un lâche, un couard et qu'il a peur : « Pourquoi j'ai adhéré au P.P.F. ? Pourquoi j'ai fui ? Parce que j'avais peur, monsieur le président... »

Le Vigan ou le drame du cabotinage, de l'orgueil et de la peur.

Un triste, un pénible spectacle...

L'U.N.E.S.C.O présente...

AJ 21 novembre au 13 Décembre, dans le cadre du Mois de l'U.N.E.S.C.O., se déroulera à Paris un Festival international de films éducatifs, scientifiques et culturels.

Inutile de rappeler l'importance prise par le cinéma dans ces domaines et les services qu'il est appelé à rendre — ou qu'il rend déjà — à la science et à l'enseignement.

Pour confronter leur production et apprendre à connaître celles des autres, quinze nations ont répondu à l'appel de l'U.N.E.S.C.O. : Australie, Canada, Chili, Etats-Unis, Danemark, France, Grande-Bretagne, Inde, Nouvelle-Zélande, Pays-Bas, Pologne, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie.

Ainsi, pendant trois semaines, au Palais de la Découverte et au Musée pédagogique, différents cycles de séances solliciteront les savants, les chercheurs, les éducateurs de toutes les Nations Unies.

Le grand mérite de ce Festival réside dans le classement par sujets des programmes. C'est ainsi que, dans une seule séance, seront groupés divers films sur l'enfance, sur l'énergie hydraulique, sur l'histoire ou sur l'agriculture. De même, les films destinés aux médecins seront groupés, comme ceux destinés aux écoles techniques.

On y verra tout ce que le cinéma mondial a produit à l'usage aussi bien du grand public que des publics spécialisés, comme films d'intérêt purement artistique ou scientifique.

Appelé ainsi aux plus hautes et aux plus utiles destinées, le Cinéma acquiert ses titres de noblesse dans le laborieux travail d'organisation d'un monde meilleur.

Deux séries de films ont inauguré ces séances au Palais de la Découverte. La première était consacrée à plusieurs documentaires sur les empires coloniaux français et anglais ; la seconde comportait un film norvégien muet sur l'industrie du bois, une bande sur l'essor du Canada pendant la guerre, une autre, anglo-hindoue, sur le palmier et ses usages variés, un intéressant documentaire tchécoslovaque sur le système des canaux européens ; enfin, un film polonais, très remarquable, sur les mines de sel de Wieliczka, a été applaudi.

Muets ou sonores, ces films n'étaient ni sous-titrés ni doublés : il est donc souhaitable que des programmes détaillés comportant le résumé de chaque film soient distribués le plus tôt possible.

Le peu d'affluence du public s'expliquait sans doute par l'horaire des projections — qui ont eu lieu l'après-midi — et le peu de publicité fait autour de ces séances.

(Suite page 15.)

Nous rappelons à nos lecteurs que les cours d'art dramatique de Mme A. BAUER-THÉRON ont lieu les mardis, jeudis, samedis, de 17 h. 30 à 19 h. 30, à son studio, 21, r. Henri-Monier (9^e). Leçons particulières chaque jour.

PHILOSOPHE, ROMANCIER, AUTEUR DRAMATIQUE

JEAN-PAUL SARTRE

devient cinéaste

avec "Les Mains sales" que réalisera Delannoy

Le cinéma ne traite pas les sujets qu'il devrait traiter. La plupart des films ont pour sujet l'amour ou l'adultère, ou quelque thème policier. Mais le cinéma ne montre pour ainsi dire jamais à trois ou six millions d'hommes des histoires concernant trois ou six millions d'hommes. La collectivité est la matière propre du cinéma, mais les cinéastes ne le soupçonnent guère. Le rapport de l'individu et de la société est un problème qui se prêterait parfaitement à l'expression cinématographique. Quelques films trop rares ont ouvert la voie et ce sont généralement de très bons films. Je pense à *Potemkine*, à *Hallelujah*, à *Dix jours qui ébranlèrent le monde*. Mais, d'une façon générale, les seuls films conçus à partir d'une matière collective sont des films de propagande. Et même les meilleurs films de propagande sont marqués d'une façon indélébile par la nécessité de grossir les effets. *L'Arc-en-Ciel* est un bon film. Mais il n'est pas vrai que les Boches fassent le pas de l'oie dans la neige pour aller d'un point à un autre de la ferme...

Cette réponse armée de références à ma première question montre combien Jean-Paul Sartre est averti de cinéma. Comment ne le serait-il pas ? Il a écrit six scénarios dont les sujets illustrent sa théorie. L'un d'eux, *Typhus*, a fait l'objet d'un excellent découpage technique de Jean Delannoy. — Je doute, dit Jean-Paul Sartre, qu'il soit jamais tourné. L'argument est simplet et Jean Delannoy, depuis surtout qu'il a fait la *Symphonie Pastorale*, se doit à lui-même de rechercher des sujets ambitieux.

— Mais avez-vous, vous-même, d'autres projets ? — Certes, je viens de signer le contrat d'un film, *Les Mains sales*, que tournera Jean Delannoy. L'argument montre un dictateur socialiste qui défend sa politique devant un tribunal révolutionnaire. En somme, le sujet de la fin et les moyens exposés sous une forme dramatique. On pourrait donner en épigraphe à ce film cette phrase de Saint-Just : « Nul ne gouverne innocemment. »

(Rappelons que *Huis-clos* doit être transposé à l'écran par une firme italienne ; nous pourrions donc dans un avenir prochain voir deux films d'après l'auteur de *l'Age de raison*.)

JEAN-PAUL SARTRE n'est pas un spectateur assidu du cinéma au sens où le sont des millions et des millions d'autres spectateurs du cinéma qu'on pourrait dire les abonnés hebdomadaires de la pellicule. Le temps lui fait défaut, et n'étant pas l'homme d'une technique, il aime à varier ses plaisirs. D'une manière générale, le théâtre vient avant le cinéma dans l'ordre matériel de ses préoccupations pour des raisons qui n'ont sans doute pas entièrement dépendu de sa volonté. Mais il est douteux pourtant qu'on puisse rencontrer beaucoup d'écrivains dont la culture cinématographique soit aussi vaste et dont l'information cinématographique soit aussi actuelle. Il a vu *Ambersons*, *Citizen Kane*, *Fantasia*, le dernier film de Jean Renoir, qui est aussi, selon lui, le meilleur de ce metteur en scène : *L'Homme du Sud*.

— Ce qui m'a intéressé dans *Citizen Kane*, c'est un progrès en subtilité de la syntaxe cinématographique, quelque chose comme l'emploi au cinéma de l'imparfait ou du fréquentatif. Orson Welles est



(Photo Serge Laks.)

le premier cinéaste qui sache écrire : « Il s'en allait se promener quelquefois. » *Ambersons*, son second film, m'a paru moins attachant. Les personnages y sont tout d'une pièce. Quant à *Fantasia*, je préfère la série des Mathurins. Je n'aime pas beaucoup la recherche des concordances et je pense qu'au cinéma la musique doit servir de cadre à l'image. Je pense aussi à tout ce que l'on pourrait faire d'autre en matière de dessin animé.

Voici quelques semaines, Jean-Paul Sartre était à Hollywood. Il en a rapporté l'impression d'une usine, de gens qui travaillent avec une sombre application. Il a rencontré Charles Boyer qui est en train de constituer une bibliothèque historique française dans laquelle tout Hollywood pourra puiser. Il pense que Charles Boyer représente vraiment un peu des valeurs françaises auprès des Américains.

L'ESTHETIQUE de Jean-Paul Sartre en matière de cinéma est naturellement beaucoup plus audacieuse que celle de bien des metteurs en scène timorés ou conformistes.

— Le parlant, dit-il, a joué un tour de cochon au cinéma, en ce sens que l'on a pris l'habitude de construire l'argument comme au théâtre. Naguère, on ne reculait pas devant la simultanéité. Une image montrait un personnage à Singapour, l'image suivante le montrait à Paris. Aujourd'hui, les auteurs du cinéma se croient obligés d'apporter l'explication et la justification du voyage de Singapour à Paris.

Jean-Paul Sartre me parle encore des problèmes d'interprétation au cinéma :

— Un film français n'est jamais intégralement bien joué. Il y a presque toujours quelque chose de semi-théâtre dans les seconds rôles. Mais il est possible que tout le cinéma soit mal joué. La critique française estime en général que les Américains sont de meilleurs comédiens de cinéma que nos propres comédiens. Les Américains eux-mêmes sont souvent loin d'avoir une aussi haute idée de leurs acteurs auxquels ils reprochent souvent de se complaire dans des poncifs — mais ce sont des poncifs américains, ce ne sont pas les nôtres. Chaque pays est naturellement sensible à ses propres poncifs. En tout cas, le problème de l'interprétation au cinéma est loin d'être résolu. Chez nous, ce qui fait surtout défaut, ce sont des metteurs en scène qui sachent diriger les comédiens.

Tels sont, brièvement rapportés, les propos de Jean-Paul Sartre, l'un de nos premiers philosophes, l'un de nos premiers romanciers, l'un de nos premiers auteurs dramatiques qui pourrait bien, un de ces jours, s'imposer aussi au cinéma.

Jean QUEVAL.

Dans le prochain numéro de *l'Ecran*, Jean Nery vous parlera de cette grande et simple comédienne... Qu'il n'en veuille pas au Minotaure de le « griller » en disant, sans plus attendre, le charme sous lequel elle a tenu tous ceux qui l'ont approché.

JEAN COCTEAU

assisté de
Jostte DAY et Jean MARAIS
signera son livre
« AUTOUR D'UN FILM »
LA BELLE ET LA BÊTE

à la
LIBRAIRIE MAX-PH DELATTE
133, r. de la Pompe, Paris-XVI^e
le mardi 8 décembre 1946
de 18 à 19 heures
Envoi en province du livre de J. Cocteau et du conte « La Belle et la Bête » contre remboursement de 390 francs.

CHAQUE SEMAINE

La Marseillaise

vous offre :

Une page entière de dessins signés
POL FERJAC - W.-N. GROVE
H. MONIER - JAN PETERSON
Etc., etc.

Une page d'échos sensationnels
Une page de reportages : à travers le monde.

Un roman bouleversant : « Le Poison », de Charles Jackson, dont a été tiré le film « The Lost Week-end », grand prix du Festival de Cannes.

Et des collaborateurs étonnants :
Louis ARAGON, Cl. AVELINE,
Albert BAYET, Ilya BHERENBOURG,
Julien HUYLEN, Pierre LAROCHE, René LEFEVRE, Cl. MARTIAL, Léon MOUSSINAC, Ded RYSSSEL,
Tristan REMY, André SAUGER, Edith THOMAS, Elise TROLET, Charles VILDRAC,
André VIOLLIIS, André WURNER.

La Marseillaise

le grand hebdomadaire au service de la République
8 PAGES 8 FRANCS



Un amour inavoué et platonique : celui qui naît entre Charles Boyer et Bette Davis dans « L'Étrangère ».

L'ÉTRANGÈRE

Tout le talent de Bette Davis dans un scénario médiocre

« ALL THIS AND HEAVEN TOO »
Film américain, v.o. sous-titré.
Scénario : Casey Robinson d'après Rachel Field. Réalisation : Anatole Litvak. Interprétation : Bette Davis, Charles Boyer, Jeffrey Lynn, Barbara O'Neil, Virginia Weidner, Henry Daniell, Walter Hampden, Georges Courtois. Musique : Max Steiner. Production : Warner Bros.

DES œuvres vigoureuses comme *Victoire sur la Nutt* et *La Vipère* nous ont rendu ambitieux quant aux films interprétés par Bette Davis. Aussi, les spectateurs aux yeux desquels une production cinématographique ne se justifie pas par la présence sur l'écran d'une grande actrice — fût-elle Bette Davis — éprouveront, je le crains, quelque déception devant *L'Étrangère*.

Sans doute a-t-on voulu essentiellement fournir à nouveau l'occasion à Bette Davis de se manifester dans un rôle aussi ingrat

que ceux de *La Vieille Fille* et de *La Vipère*. Était-il nécessaire, pour nous la montrer sous l'apparence d'une humble institutrice coiffée de bandeaux plats, de nous transporter sous le règne de Charles X, par la grâce d'un roman de Rachel Field, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il comporte un lot respectable de situations conventionnelles ? Il faut vraiment tout le talent de comédienne de Bette Davis, sa merveilleuse aptitude à suggérer par les réflexes les plus ténus de profonds remous sentimentaux, et aussi l'attraction même qu'exerce son visage, pour nous faire supporter jusqu'au bout et, mieux, nous intéresser parfois à cette histoire de préceptrice accusée par une épouse amoureuse et délaissée d'usurper sa place au foyer.

La façon dont est amené le récit est déjà assez maladroite. Il nous est difficile d'admettre que le professeur d'une institution pour jeunes filles, même con-

trainte de se justifier des échos calomnieux sur son passé venus à l'oreille de ses élèves, se risque à raconter à des gamines d'une douzaine d'années le drame sentimental, suivi d'une tragédie criminelle, qui constitue le thème du film. Institutrice française sans moyens ni affection, Bette Davis quitte l'Angleterre, où sa famille, bonapartiste, a trouvé refuge, et se présente à Paris chez le duc et la duchesse de Prasin (Charles Boyer et Barbara O'Neil), dont elle va assurer l'éducation des enfants. Elle survient au paroxysme d'un conflit domestique. La duchesse harcèle son mari d'un amour jaloux de névropathe, auquel il se dérobe par une totale froideur. Immédiatement, elle a pressenti une redoutable intruse en l'« Étrangère ». La gouvernante a tôt fait de conquérir l'affection des enfants négligés par leur mère. Au chevet d'un garçonnet sauvé de la mort par Bette Davis, une correspondance d'âmes qui prend la forme aiguë d'une passion inavouée rapproche l'institutrice et le duc (jusqu'au bout, leur inclination demeurera platonique).

Cette première phase du film — assurément la plus acceptable — se déroule dans l'atmosphère pompeuse des pièces d'Alexandre Dumas fils et des romans balzac-

Le bric-à-brac des « reconstitutions hollywoodiennes » a été largement mis à contribution pour nous offrir une soirée au Théâtre-Français, avec apparition de Charles X dans une loge. Les seules étincelles de vie véritable jaillissent parfois du regard d'une fillette. Il ne s'agit certes pas d'humanité authentique lorsque la caméra s'immobilise longuement sur les traits immobiles et uniformément maquillés de Bette Davis. Mais la simple présence de ce visage sur l'écran réussit à imposer une tension dramatique à un récit où tout est factice. Cette extraordinaire faculté de « polariser » l'émotion au milieu des univers les moins vraisemblables fabriqués par le cinéma est bien la marque d'un grand art de tragédienne. Cependant, la beauté d'âme que Bette Davis extériorise sous un masque disgracié ne parvient pas à motiver tout à fait à notre esprit la force du sentiment qu'elle inspire au brillant Charles Boyer, d'autant plus que l'interprétation de ce dernier, fort inégale, ne s'élève jamais au-dessus d'une sobriété de surface.

La seconde partie, avec le renvoi de la gouvernante, la chambre miteuse, l'assassinat de la duchesse, l'emprisonnement de la gouvernante à la Conciergerie, le juge d'instruction, les bicornes de gendarmes, la toque du procureur d'assises et les clameurs d'une foule pré-quarante-huitarde, descendent au vulgaire mélodrame. La fausseté du scénario s'accuse encore du personnage de ce pasteur entrevu sur le bateau et qui ressurgit à point pour emmener l'héroïne en Amérique, où il lui offrira une amitié promise à la sanctification du mariage.

La facture de ce film est imper-

sonnelle. La minutie soignée apportée à la composition de certains tableaux nous rappelle cependant qu'Anatole Litvak réalisa autrefois *Mayerling*.

Raymond BARKAN.

ACTUALITÉS

★ CINQUANTAIRE DE LA MORT DE PASTEUR. Eclair nous offre un montage agrémenté de beaucoup de cornues et d'éprouvettes imageant un exposé, remarquable de clarté et de simplicité, de M. Jacques Tréfeu. Pathé évoque le grand savoir par la reproduction de divers documents. Mais quelle idée saugrenue de faire parler le professeur Gaimette dans le médaillon d'un timbre-poste ! Les journaux se sont mesurés sur des thèmes identiques : la lutte antituberculeuse fournit prétexte à la vision d'affreux taudis, d'ateliers où les anciens malades apprennent un métier, de pâles visages d'enfants traités dans un sanatorium, mais le commentaire des Actualités Françaises est assurément le plus émouvant. Les reportages sur le Salon de l'Aviation se bornent à la photographie, sous des angles différents, des appareils exposés. Pourtant, la réalisation de ce Salon n'est-elle pas un miracle accompli par notre industrie aéronautique ? Cela eût pu être exposé en une brève « interview » d'ouvrier ou de technicien. Toutes les bandes nous montrent, à peu de chose près, les mêmes canapés, les mêmes tapisseries, les mêmes lustres de l'Élysée. Les Actualités Françaises pimentent ces images sans vie d'un vieux bout d'actualité, très « III^e République », où un ancien hôte de la maison monte dans une désuète victoria présidentielle.

★ TEMOIGNAGES DIRECTS SUR LE MONDE : Lépreux de Madagascar, avec leurs hideuses légalions, et dont le dévouement des Pères Blancs adoucit le sort (Gaumont). Terrible document sur le dénuement de la Hongrie que ces gamins, aux poches bourrées de cigarettes et de banknotes, impliquant les plus louches trafics, ces fillettes aux traits purs dévoyées jusqu'à la prostitution (Actualités Françaises). Étrange tableau pastoral que ce prisonnier allemand promu, par les retournements de la guerre, à garder les vaches d'un paysan de chez nous. La scène d'évasion ne manque pas d'allure, mais ce genre de truquage répond-il vraiment à la mission de la presse filmée ? (Gaumont). Comme on écoute avec sympathie les quelques paroles spontanées et sincères que Mme Roosevelt, vêtue d'un deuil sans apparat, prononce pour exalter l'œuvre de son mari (Movietone).

★ PARALLELISME entre l'attachement des Hindous pour la célébration d'antiques rites collectifs, avec un char et un cheval géants dignes de « Salammbô » et la fidélité anglaise à l'égard d'une cérémonie archaïque comme la procession du lord-maire de Londres (Pathé).

★ CHAPITRE DU CURIEUX ET DE L'EXCEPTIONNEL. Un avion à quatre roues qui abandonne sa queue comme un lézard, quitte son hélice en un tournemain et devient une vulgaire automobile (Actualités Françaises, Movietone). Un garçonnet-prodige qui dirige avec une stupéfiante adresse de hasard l'exécution de l'ouverture de « Guillaume Tell » par l'orchestre de l'Opéra romain (Pathé). Des Actualités Françaises, la transmission d'un spectacle de télévision dans un studio soviétique et une caligaresque incursion dans les égouts viennois que hantent des policiers et des « chercheurs d'or ».

R. B.

BRÈVE RENCONTRE

Le meilleur des films anglais

par Jean QUEVAL

« BRIEF ENCOUNTER »

Film anglais, v.o. sous-titré.
Scénario : Noël Coward. Réalisation : David Lean. Interprétation : Celia Johnson, Trevor Howard, Stanley Holloway, Cyril Raymond, Evelyn Gregg, Margaret Barton. Opérateur : Robert Krasker. Opérateurs du son : Stanley Lambourne et Desmond Dew. Production : Noël Coward.

Laura Jesson (Celia Johnson) mène une vie conjugale calme et heureuse auprès de son mari (Cyril Raymond) et de ses deux enfants. Elle rencontre un médecin, Alec Harvey (Trevor Howard), dans une buvette de gare. Lui, se rend à l'hôpital, où il as-

sure hebdomadairement l'intérêt d'un camarade ; elle, est venue à la ville, comme chaque jeudi, pour échanger ses livres et passer l'après-midi au cinéma. Il s'offre pour lui enlever une poussière qu'elle a dans l'œil. Les circonstances les font se rencontrer à nouveau, cette fois au restaurant. Leurs regards sont chargés de toute l'éloquence de l'amour. Ils fréquentent ensem-



Fred Jesson (Cyril Raymond) résout des mots-croisés. Pres de lui, sa femme Laura (Celia Johnson). La paix de ce foyer si calme, si discret, sera troublée...



Laura a failli suivre l'homme qu'elle a rencontré, Alec (Trevor Howard)...



Laura téléphone à une amie pour lui demander de lui fournir un alibi.

ble le cinéma, une fois la semaine, ou vont à la campagne. L'idylle va se nouer définitivement dans l'appartement d'un tiers quand surgit celui-ci. C'est le rappel fortuit du devoir conjugal et, virtuellement, la fin de l'intrigue amoureuse. Elle traîne encore quelque peu, hâtivement, de façon misérable et pathétique, comme rythmée par l'horraire des trains qui emmènent la femme et l'homme dans des directions opposées. La rupture se fait en présence d'une amie de la jeune femme, une bavarde inconsciente du drame qui se déroule.

Lui, va partir s'installer en Afrique du Sud ; elle, songe à se suicider, mais le courage lui en fait défaut. Elle retourne auprès de son mari qui, pendant que se développait cette intrigue avortée, ne lui a témoigné qu'une placide indifférence. On devine qu'il a tout compris aux termes qu'il emploie pour l'accueillir. « Vous avez fait un long voyage, dit-il. Merci de m'être revenue. »

★

Toute critique, pour être intelligible, et donc efficace, doit se fonder sur le compte rendu de l'argument. J'ai raconté celui-ci pour en bien montrer, et le dépouillement et les nuances qui en font le haut prix. Il n'est pas d'œuvre digne de ce nom où le sujet ne soit au commencement. C'est bien en effet le sujet, de Noël Coward, ainsi que les dialogues, qui constituent le mérite premier de ce grand film. Il s'inscrit en pleine matière humaine et contraste admirablement avec les insolentes puérilités qu'Hollywood tourne à la chaîne. Mais le sujet pouvait être traité de vingt façons. D'autres en auraient fait une histoire banale et sans relief, ou peut-être un mélodrame. Je ne vois trop comment faire comprendre dans quel ton le scénario est traité, sauf à vous dire qu'il est traité dans le ton juste, avec autant de pathétique que de simplicité.

Mais ce qui fait l'originalité du film et ce en quoi il dépasse les qualités communes à presque toutes les œuvres anglaises, ce qui le classe d'emblée dans les anthologies futures, et ce qui somme toute lui assure la pérennité, c'est le procédé de narration. Le récit indirect n'a jamais trouvé de meilleur emploi qu'ici, où il emprunte la forme d'une confession imaginaire au mari, où il intègre le récit direct à la perfection et où il emprunte ses effets les plus sûrs au monologue intérieur. La collaboration de l'écrivain Noël Coward et du cinéaste David Lean est admirable : ils sont parvenus à narrer l'argument dans un style de contrepoint qui conjure infailliblement l'emploi de la parole et l'emploi de l'image et qui, selon moi, apporte une réponse définitive aux querelles abstraites qui opposent les théoriciens du muet à ceux du parlant. La démonstration est d'autant plus probante que le dialogue — excellent, il est à peine besoin de l'ajouter — est d'une grande abondance. Pourtant, comme il n'y a pas une image de trop, il n'y a pas un mot de trop non plus. Chaque épisode atteint de la sorte à la plus grande rigueur et à la plus grande efficacité.

La narration se recommande encore par d'autres mérites. La vie quotidienne de l'Angleterre, plus que présente, obsédante, est l'arrière-plan parfait de l'intrigue. Et, entre dix silhouettes — les employés de la gare, les soldats, le policeman, le violoncelliste du salon de thé, l'amie bavarde, etc. — aucune qui ne hurle de vérité. Les décors — la buvette, le restaurant, les couloirs du métro, etc. — sont d'un réalisme implacable et d'une surprenante absence, tant ils sont fondus dans l'histoire, tant ils sont un peu de l'histoire même. Mais ce qui peut-être a été le moins remarqué dans ce film, ce qui peut-être n'en est pourtant pas le moins remarquable, c'est l'alternance — ou, encore une fois, le contrepoint — de l'amourette comique de la gérente de la buvette et du contrôleur de chemin de fer et de la grand amour des deux principaux personnages ; c'est, plus généralement, l'utilisation, avec un admirable à propos des silhouettes caricaturales ; c'est enfin l'alternance du tragique et de l'humour.

L'INTERPRETATION est, dans son intégralité, intelligente, émouvante et parfaite. Et, messeigneurs ! quelle percutante leçon pour le tout-Hollywood ! Il n'y a pas une jolie fille, il n'y a pas un nom de réputation internationale, on pourrait presque dire : pas un nom connu.

Mais il y a Celia Johnson, à peu près le contraire d'une pin-up girl, qui porte l'histoire entière, qui communique à tout le public la charge émotionnelle du scénario, et qui joue de l'intérieur. Grâce à elle, David Lean et Noël Coward ont réussi dans l'entreprise même où Robert Bresson a échoué, en mettant en scène les *Dames du Bois de Boulogne*, à cause de Paul Bernard, personnage vulgaire et comme en bois.

BREVE RENCONTRE est, à mon avis, le meilleur de tous les films anglais et le meilleur des films projetés à Cannes. Le jury international de la critique s'est honoré en lui décernant son premier prix. J. Q.

Bulletin de l'IDHEC

MONITEUR DU CINEMA
N° 5

Réponse de Jean COCTEAU, Louis DAQUIN, Edwige FEUILLERE à l'enquête « CINEMA ET MORALE »

Bibliographie cinématographique

Enquête « CINEMA ET CULTURE »

Suite des chroniques de MITRY, DAMAS et CHARTIER

René CLAIR et la fiche filmographique illustrée de LA SYMPHONIE PASTORALE

Prix : 30 fr.
Institut des Hautes Etudes Cinématographiques,
6, rue de Penthièvre,
Paris (8^e)

SUR LES ÉCRANS DE FRANCE

Du meilleur au pire

★ Ne manquez pas ★ Allez voir ⏰ Pour passer le temps
☹ Si vous n'êtes pas difficile ☹ On vous aura prévenu

★ **ASSURANCE SUR LA MORT.** — D'après une nouvelle de James M. Cain. Un mari assassiné par un couple d'amants. Le récit d'un crime parfait superbement conduit par le scénariste-réalisateur Billy Wilder. Barbara Stanwyk, sensuelle et perverse à souhait, Fred Mac Murray, E.G. Robinson.

★ **AU CŒUR DE LA NUIT.** — Cinq histoires insolites dans un cauchemar : le surnaturel dans la vie quotidienne. Un film d'une conception originale et d'un style très britannique. Quatre scénaristes, quatre réalisateurs, dont Cavalcanti.

⏰ **AU PETIT BONHEUR.** — Les démolés conjugaux d'une jeune hurluberlu et d'un époux volage. Une comédie « goût américain » de Sauvajon, réalisée par Marcel L'Herbier. Très vivante interprétation de Danièle Darrieux, François Périer, André Luguet, Paulette Goddard.

★ **BELLE ET LA BÊTE (LA).** — Un conte de fées raconté par Jean Cocteau. Une œuvre d'art. Un poème plastique d'une grande beauté. Jean Marais, Josette Day, Milla Parély.

☹ **CABARET DU GRAND LARGE (LE).** — Tous les poncifs de l'aventure pauvrement montés en épingle. S. Hayakawa, Suzy Prim, Berval. Un film « toc ».

★ **CHEMIN DES ÉTOILES (Le).** — Un groupe d'aviateurs anglais et américains dans une petite ville d'Angleterre. Deux peuples, deux tempéraments. Une peinture psychologique subtile et toute en nuances. Réalisation d'Anthony Asquith.

★ **CITOYEN KANE.** — L'écrasante personnalité d'Orson Welles, scénariste, dialoguiste, réalisateur et comédien. Un pamphlet d'un style singulier : la vie de Hearst, le magnat de la presse américaine.

★ **ENFANTS DU PARADIS (Les).** — Une grande fresque lyrique de grand style : le boulevard du crime au temps de Frédéric Lemaître et Debureau. Vu par Marcel Camé et Jacques Prévert. J.-P. Barraud, P. Brassour, Arietty.

⏰ **FANTASIA.** — Bach, Tchaikowsky, Beethoven, Stravinsky, Dukas, etc., illustrés et trahis par Walt Disney. Une imagerie de papier peint. Une tentative manquée, mais une tentative tout de même.

⏰ **FAUCON MALTAIS (Le).** — Une histoire policière à dormir debout. Parfaitement invraisemblable et composée à la diable. Mais très séduisante. Humphrey Bogart, Peter Lorre, Mary Astor. Réalisateur : John Huston.

⏰ **FEMME OU DEMON.** — Un bon western. Marlène Dietrich en ange bleu du James Stewart en shérif-justicier.

☹ **FILLE DU DIABLE (La).** — Un criminel devient, malgré lui, le bienfaiteur d'un village. Faux, sombre et souvent morbide. Révélation de l'étrange André Clément. Pierre Fresnay, Fernand Ledoux.

☹ **FOIRE AUX CHIMÈRES (LA).** — Pour l'amour d'un aveugle, un homme honnête devient faux monnayeur. On a passé à côté du drame psychologique. Réalisation habile de Pierre Chenal. Stroheim, M. Sologne, Y. Vincent, C. Dupuis, L. Salou.

⏰ **IL SUFFIT D'UNE FOIS.** — Edwige Fautouche, sculpteur, et Fernand Gravy, explorateur, dans une comédie de boulevard. Dialogues de M. G. Sauvajon. Mise en scène par une femme : André Feix.

★ **IVAN LE TERRIBLE.** — Une évocation à la fois grandiose et déconcertante du tsar qui, au XVI^e siècle, entreprit d'unifier le Russie. Le jeu étrangement théâtral des acteurs (dont l'illustre Tcherkassov) ne doit pas nous empêcher d'admirer les images incomparables d'Eisenstein et la musique de Prokofiev.

⏰ **LEÇON DE CONDUITE.** — Une jeune fille insupportable et deux bandes de gangsters, les uns vrais, les autres faux. Une comédie sans prétention et sans vulgarité, mais dont la fantaisie tourne court.

★ **MADAME MINIVER.** — Une famille anglaise pendant la guerre. Bonne évocation d'un milieu social gâté par l'optique d'Hollywood. Le grand talent

du réalisateur William Wyler. Greer Garson, Walter Pidgeon.

☹ **MENSONGES.** — Le mélo dans toute son horreur. Jean Marchat séducteur. Gaby Morlay lacrymogène.

⏰ **MORT N'ÉTAIT PAS AU RENDEZ-VOUS (LA).** — Un mari fait disparaître sa femme. Récit bien mené. Réalisation fort honnête de Curtis Bernhardt. A. Smith, H. Bogart, S. Greenstreet.

☹ **NOUS NE SOMMES PAS MARIÉS.** — Un vaudeville stupide et de mauvais goût. Niaiserie grossière des dialogues de Michel Duran. C. Dauphin, L. Carletti.

☹ **ON NE MEURT PAS COMME ÇA.** — Un crime au studio. Plat et conventionnel. Une image dérisoire de l'envers du cinéma. Mais un acteur : Stroheim.

★ **QU'ELLE ÉTAIT VERTE MA VALLÉE.** — D'après le roman de Llewelyn. Une famille de mineurs gallois au début de ce siècle. Des problèmes sociaux qu'on fait semblant de poser et qu'on escamote. Mais les splendides images de John Ford. Une révélation : le jeune Roddy Mac Dowall, Walter Pidgeon, pasteur. Maureen O'Hara.

⏰ **RETOUR DE L'HOMME INVISIBLE (Le).** — Une suite à « L'Homme invisible » qu'avait inspiré jadis le roman de Wells. L'histoire ne casse rien. Mais les truquages sont extraordinaires.

★ **ROME VILLE OUVERTE.** — La Résistance italienne. Une œuvre enfiévrée de rage et de souffrance. Grande réalisation de Roberto Rossellini. Interprétation hors pair de Anna Magnani, A. Fabrizi, M. Michi.

★ **SOUPÇONS.** — Une femme découvre-t-elle la vérité sur son mari ? Un beau sujet. Mais la tragédie du doute est escamotée. L'habileté narrative d'Alfred Hitchcock, Cary Grant, Joan Fontaine.

★ **SPLENDEUR DES AMBERSON (LA).** — La décadence d'une famille de néo-aristocrates américains. Un drame de l'orgueil. La consécration d'Orson Welles. J. Cotten, A. Baxter.



« JOUR DE COLÈRE » deux images de DREYER

Il y a quelques mois, Georges Charensol attirait l'attention des lecteurs de l'« Ecran français » sur un film que le Danois Carl Dreyer, l'illustre réalisateur du « Maître du logis » et de la « Passion de Jeanne d'Arc » a réalisé dans son pays à la veille de la guerre : « Dies irae », qui paraîtra bientôt, en France, sous le titre « Jour de colère ». Voici deux images extraites de ce film. Elles évoquent bien la manière statique, très picturale, du grand metteur en scène. Œuvre âpre, sans concession, « Dies irae » restitue, d'après le roman de Wiers Janssen « Anne Pederstotter », l'atmosphère d'une ville danoise au début du XVII^e siècle.

no 74 26 mai 44

★ Starlets de chez nous ★

Crise de scénarios, crise aussi d'interprètes, de « têtes d'affiche » de classe internationale. Le tour de nos grandes vedettes est vite fait. Pour assurer le rayonnement du film français à l'étranger, nous avons une Michèle Morgan (lorsque Hollywood veut bien nous la prêter), une Feuillère, une Darrieux, une Madeleine Sologne, une Micheline Presles, une Odette Joyeux, une Viviane Romance.

Et après ? Des talents éprouvés ou sur le point de l'être mais mal connus à l'étranger : les Madeleine Robinson, Maria Casarès, Simone Renaut, Sophie Desmarets, Renée Saint-Cyr, Giselle Pascal...

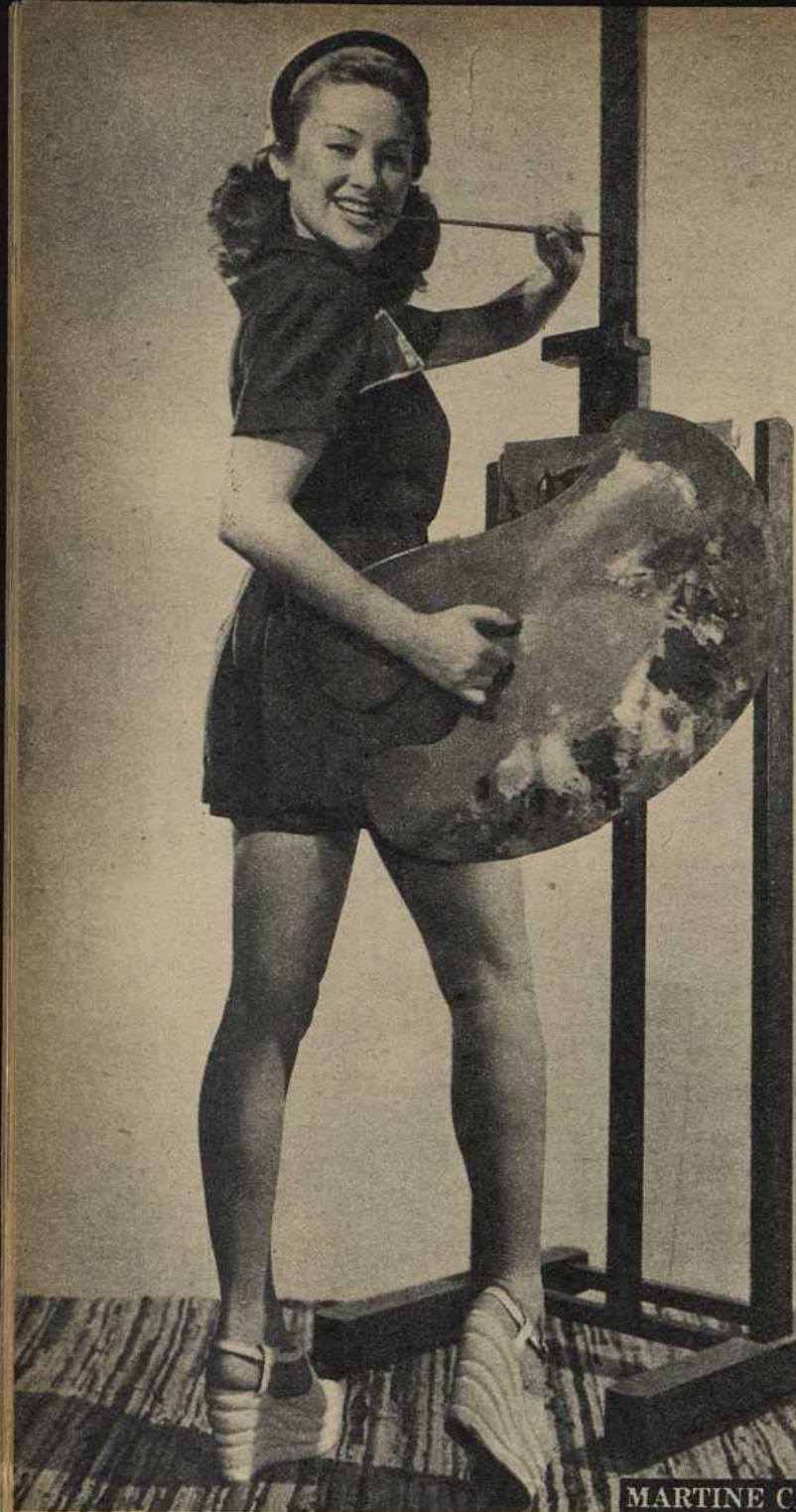
Ensuite, c'est cet étrange royaume des « starlets » dont nous vous présentons quelques gracieux échantillons.

D'où viennent-elles ? Du Conservatoire, de l'école de René Simon, du théâtre, de la danse,

de la chanson. Jamais de la figuration. Pour être vedette, il ne suffit pas d'avoir un joli sourire, de jolies dents et de jolies jambes, il faut aussi, ne serait-ce que du bout des lèvres, savoir jouer la comédie. Ou alors se condamner à la fulgurante et médiocre destinée de celles qui vivent ce que vivent les « pin-up », l'espace d'un film.

Le cinéma français en est encore, quant à la formation de ses interprètes, au stade de l'improvisation ou de l'initiative privée. Il n'existe encore aucune école officielle du comédien de l'écran. Si les essais tentés dans ce sens n'ont pas été concluants, cela tient sans doute au climat économique de notre production. Les grosses firmes d'Hollywood peuvent se permettre d'avoir, chacune, leur école particulière de starlets. Notre cinéma, lui, doit recruter ses interprètes au petit bonheur ou les emprunter à la scène...

Michel SERGINES.



MARTINE CAROL

Emploi : Jeune première « excentrique ».

Signalement : Le type même de la pin-up girl. Blonde vaporeuse. Très élégante. Un chirurgien a raccourci son nez.

Signes particuliers : La femme la plus photographiée de Paris : sait être aussi bien vamp qu'ingénue. Son plus beau souvenir : un jour, elle remporta, à Cannes, un concours d'élégance et le duc de Windsor, en personne, lui remit la coupe d'argent.

Etats de service : Premières études théâtrales avec Jean Wall. Se fait remarquer à la scène. Tout de suite vedette de la « Ferme aux loups » avec François Périer et Paul Meurisse. A tourné : « Bifur 3 », « L'Extravagante mission » et « Trente et Quarante ». Vient d'achever « Voyage-surprise » sous la direction de Pierre Prévert. Tourne « Mirroir » avec Jean Gabin.



DANY ROBIN

Emploi : Ingénue.

Signalement : A l'air d'une comédienne.

Signes particuliers : ...qui aime la danse.

Etats de service : En 1943, elle est premier prix de danse du Conservatoire, elle est engagée à l'Opéra. Escande lui découvre des talents de comédienne. Elle retourne au Conservatoire, classe de comédie, où on la reçoit première sur quatre cents. Elle demande un congé à l'Opéra et débute au Vieux-Colombier dans les « Vivants ». Elle est la petite marchande de croissants des « Portes de la nuit », tourne « Six heures à perdre », le « Destin s'amuse ». Engagée par René Clair dans le « Silence est d'or ».



SIMONE SYLVESTRE

Emploi : Jeune première « réaliste ».

Signalement : Grande, brune, un air exotique. Fait très femme fatale.

Signes particuliers : Porte généralement des boucles d'oreilles. Tape à la machine, danse, chante et tire à l'arc.

Etats de service : Fait partie d'une troupe de girls et danse aux Etats-Unis. Henri Decoin lui confie un petit rôle dans « Premier rendez-vous » et les « Inconnus dans la maison ». Travaille chez René Simon où Marc Allégret la découvre. Tourne avec lui les « Petites du quai aux Fleurs » et « Pétrus ». Vient d'achever la « Femme en rouge » et le « Visiteur ».



CORINNE CALVET

Emploi : Sans spécialité.

Signalement : Blonde, rose et fraîche. Fait très « jeune fille ». Mi-Anglaise.

Signes particuliers : A des talents de cartomancienne. Adore les chapeaux, les maillots de bains. S'endort avec la radio.

Etats de service : Elève de Dullin, puis d'Escande. Petit rôle dans la « Part de l'ombre ». Marc Allégret la « découvre » dans « Pétrus ». Tourne en ce moment le « Châteaude de la dernière chance ».

Emploi : Jeune première « réaliste ».

Signalement : N'a aucun lien de parenté avec le grand acteur que fut Signoret. Chevelure-caméléon qui passe du brun au « capucine » selon les films. Très maquillée et très élégante.

Signes particuliers : L'œil plissé par la fumée d'une perpétuelle « Gauloise ». Existentialiste habituée du Café de Flore. Mariée au metteur en scène Yves Allégret : une petite fille. Fait un emploi immodéré de la langue verte.

Etats de service : Figure dans les « Visiteurs du soir ». Débute aux Mathurins dans « Dieu est innocent ». Tourne dans les « Démon de l'aube » et dans le « Couple idéal ». A sa chance dans « Macadam ».



SIMONE SIGNORET



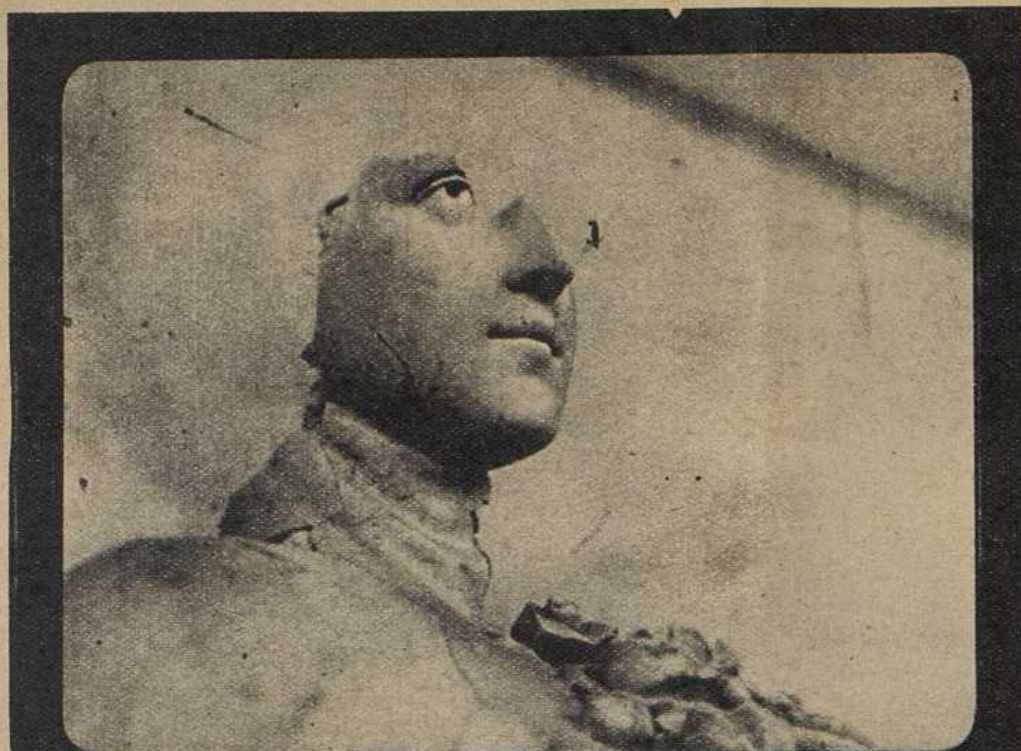
JACQUELINE PIERREUX

Emploi : Vamp.

Signalement : Chevelure opulente et rousse à la Veronika Lake. De très beaux yeux verts. Très pin-up girl.

Signes particuliers : Adore les fraises melba et la vie à la campagne. Mariée au scénariste Pierre Léaud : un petit garçon. Veut gagner beaucoup d'argent pour qu'il soit heureux.

Etats de service : N'a jamais fait de figuration. Débute dans les « Démon de l'aube ». Tourne ensuite le « Couple idéal ». Vient de terminer « Six heures à perdre » et l'« Arche de Noé ».



Il ne reste plus de l'effigie de cette sainte Thérèse de Saint-Sulpice qu'un pathétique visage d'une effroyable beauté. La guerre a passé sur cette terre de Normandie

Avec "Six juin à l'aube"

dont il a recueilli les images sur une terre encore meurtrie et écrit lui-même la musique

Jean Grémillon nous offre un bouleversant témoignage

ON considère très souvent « le documentaire » comme un genre mineur, la besogne d'un « chasseur d'images », tributaire du hasard des événements qu'il doit attraper au passage, et incapable de choisir ou, comme on dit, de mettre en scène.

Il faut dire évidemment que ce préjugé ordinaire est puissamment renforcé par les conditions « normales » d'exploitation des courts métrages, liés arbitrairement à un grand film — et très rarement indiqués sur le programme.

Toute une série d'exemples récents, sans même

par Pierre KAST

parler des grands classiques, montrent pourtant qu'il n'est peut-être pas de cinéma plus « pur » — ni plus authentique.

Il est ainsi particulièrement significatif que Jean Grémillon, dont on connaît l'éclatante carrière, n'ait pas jugé indigne de lui de réaliser un « documentaire » de long métrage, *Le 6 juin à l'aube*, présenté en avant-première au cours de la séance où fut remis à Léopold Lindtberg le prix de la paix, décerné par l'U.N.I. à Cannes.

Le 6 juin à l'aube est un témoignage, un « constat », dit Grémillon. On n'imagine pas comment un film produit dans les conditions commerciales « normales » pourrait arriver à donner du drame qui a été celui de millions de gens une image aussi valable et aussi pathétique.

Aussitôt après la libération de Paris, Grémillon, accompagné de Louis Page, parti, sans moyens, presque sans argent, pour la Normandie à peine sortie de la bataille, avec l'idée de fixer d'une manière aussi précise que possible l'état

du champ de bataille qu'avait été la plus riche province de France. Rentré à Paris après vingt-sept jours de travail au milieu des pires difficultés, Grémillon fit projeter devant Jean Painlevé, alors directeur général du cinéma, les images obtenues — et Painlevé décida, vu la valeur de ces documents, la Coopération générale du Cinéma, à produire un long métrage qui, après un nouveau voyage en Normandie pendant l'été 1945, devint, avec l'aide de l'Entr'aide française, *Le 6 juin à l'aube*.

On imagine sans peine l'importance capitale de travaux du même genre réalisés pour l'Alsace, pour la Provence, etc.

Tel qu'il est donc, unique en son genre, *Le 6 juin à l'aube* n'adopte aucune forme connue ou classée. Après d'admirables images de la Normandie heureuse, un long passage didactique explique, à l'aide de schémas animés coupés de fragments d'actualités, le déroulement des opérations — puis c'est avec le seul lien logique d'une intensité dramatique croissante, la peinture à la fois la plus objective et la plus déchirante des ruines de la Normandie — aussi belle, parce qu'aussi peu soucieuse de la forme en soi, que les eaux-fortes de Goya, « les désastres de la guerre ».

Les arbres déchiquetés, les statues de plâtre projetées en l'air et laissant apparaître leurs fils de fer à travers leurs poitrines défoncées, ou encore cette sainte Thérèse de Saint-Sulpice que le passage de la guerre a transformée en démonstration du réalisme fondamental des portraits de Picasso — même si leur « beauté » effroyable peut ne pas le laisser croire, ne sont là que pour déposer et constater.

Il est arrivé que plusieurs personnes, dont

quelques-unes de bonne foi, ont cru trouver une incertitude, un certain « décousu » dans le récit, à l'image, disent-elles, des conditions de réalisation.

Or, je pense au contraire que la forme même du récit, dans *Le 6 juin à l'aube*, marque le début au cinéma d'un genre entièrement nouveau, à la fois didactique, s'adressant à l'esprit, et le convainquant par la clarté de l'exposé, par des schémas, comme celui de la bataille — et en même temps très intensément dramatique ou pathétique, comme le sont le début et la fin du film. Le procédé essentiel dans la marche du récit étant une très subtile alternance des éléments employés à la manière des romans de Dos Passos, inspirés eux-mêmes de la technique du montage.

C'est ainsi que se justifie entièrement la leçon dans les ruines d'une école sur le débarquement d'Edouard III d'Angleterre — prélude au poème symphonique sur les cimetières, ou les admirables « interviews » du charpentier et de la fermière — qui ne donnent pas seulement de la participation des civils à la bataille, l'image la plus quotidienne et la plus authentique — mais qui sont aussi du grand art, dans l'oubli complet des recettes « artistiques », par le contraste inoubliable avec les images de la fin, les ruines de Caen et les fossoyeurs.

La musique, composée par Grémillon lui-même, comme pour *Tour au large*, son premier film, mériterait, à elle seule, un article spécial. Elle vient charger de désespoir et de déchirement des images atroces et impassibles, qui ne prennent tout leur sens qu'avec elle, et donne un grand relief au souci de composition et d'équilibre des divers chapitres du film entre eux.

Mais ce n'est pas seulement sur le plan artistique, comme peut être mon attention qui vient de s'y arrêter, pourrait le faire croire, que *Le 6 juin à l'aube* est une très grande œuvre. Il est même tout à fait probable que c'est dans l'oubli complet du souci artistique que le film a trouvé sa grandeur, y compris dans sa forme. L'importance est dans le témoignage apporté, le plus authentique de notre cinéma, sur la guerre et le drame de notre temps. Témoignage qui arrive juste à temps, au moment où risque de s'estomper chez les spectateurs de notre tragédie, le souvenir de ce qu'elle a été — et dont le sens capital est souligné par Grémillon : « ...essayer de renaitre... comme ceux-là qui, dans une austère et admirable grandeur, ont trouvé une raison de ne pas désespérer de tout... », et se montre en pleine lumière dans la dernière image, une croix de bois blanc et cette inscription « Restes humains ».



JEAN GREMILLON

(Photo Lucienne Chovert.)

MADAME ET SES FLIRTS

Spirituelles variations sur "l'argent ne fait pas le bonheur"

PRESTON STURGES est considéré en Amérique comme l'un des metteurs en scène les plus originaux de Hollywood. On vante sa vie extravagante, on le met en parallèle avec Orson Welles.

Quand *Le Gros Lot* (« Christmas in July ») passa récemment à Paris, la fantaisie et l'humour

désenchanté de ce film, qui révéla Preston Sturges à beaucoup, le firent baptiser par certains le René Clair américain. On ne peut dire que *Madame et ses flirts* — encore un titre français qui n'honore pas son auteur — confirme cette première impression. Il y manque l'essentiel de René Clair : la poésie. Gerry Jeffers (Clau-



« Madame et ses flirts » : Claudette Colbert n'apprécie pas la surprise-partie musicale offerte par le club des chasseurs de cailles.

« YOU BELONG TO ME »
Film américain, v.o. sous-titré.
Réalisation : Wesley Ruggles
Interprétation : Barbara Stanwyck, Henri Fonda, Edgar Buchanan, Roger Clark, Ruth Donnelly, Melville Cooper, Raph Peters, Musique : Frédéric Hollander. Production : Columbia.

Il n'y a pas de doute : dans le domaine de la comédie légère, Hollywood s'est essouffé. Depuis deux ans nous attendons en vain l'œuvre plaisante et rapide qui égale *L'Impossible* M. Bébé ou autre *Madame et son clochard*. Le secret en serait-il perdu et ne resterait-il que quelques formules isolées, incapables à elles seules de produire l'explosion ? On le croit aisément, et ce n'est pas Tu m'appartiens, de M. Wesley Ruggles, qui peut laisser à penser que le philtre est reconstitué.

On peut imaginer une raison à cette impuissance : les Américains ont perdu de leur insouciance. Mêlés à la bagarre, appelés à y jouer un rôle prépondérant, ils ont pris conscience d'un certain nombre d'éléments, qui, jusqu'alors, leur étaient restés pour la plupart étrangers ou, en tout cas, impénétrables. Mais cette découverte est encore bien confuse. Elle se présente à eux comme une nébuleuse informe et menaçante que leur positivisme prétend disséquer, expliquer, ramener à des concepts simples et

« THE PALM-BEACH STORY »
Film américain, v.o. sous-titré.
Scénario et réalisation : Preston Sturges. Interprétation : Claudette Colbert, Joël Mac Crea, Mary Astor, Rudy Vallée. Production : Paramount.

dette Colbert) se définit elle-même « une voiture de luxe privée d'essence par son mari ». Celui-ci (Joël Mac Crea) cherche vainement un commanditaire pour un aérodrome suspendu de son invention. Cette essence (c'est une façon symbolique de parler d'argent), sans laquelle la vie semble ne pas se concevoir aux Etats-Unis, le roi de la saucisse, le Club des chasseurs de cailles, John D. Hackensacker III s'empresseront de la distribuer avec libéralité à la piquante Gerry.

Jeffers, qui n'a pas de l'existence une conception aussi moderne que sa femme, lutte désespérément contre les objets et les hommes, pour retenir une épouse résolue à lui laisser tenter sa chance en tentant la sienne de son côté. Sur le quai d'une gare, il assiste, impuissant, à son départ et peut ruminer à loisir sur cette civilisation, où une femme n'a qu'un geste à faire ou un mot à dire pour se débarrasser d'un homme.

En proie au Club des chasseurs de cailles, dont elle est devenue la mascotte, Gerry quitte à temps leur wagon, transformé en tir aux pigeons, pour piétiner la figure d'un jeune homme doux et timide. Electrifié par ce contact, ce dernier, au premier arrêt, lui offre une petite garde-robe de quelques

milliers de dollars, une cabine dans son yacht, en attendant sa main. Ce modeste jeune homme est John D. Hackensacker III (Rudy Vallée), le plus riche célibataire des Etats-Unis.

Les jeux de l'amour et du hasard sont jusque-là admirablement joués. Séduit dès le générique, on reste émerveillé par la légèreté du récit, le comique irrésistible des situations, l'extrême adresse de la mise en scène ; mais, brusquement, le rythme se rompt, l'humour se ternit, le dialogue perd sa verve et la caméra sa virtuosité.

Cette transformation coïncide avec l'apparition de la sœur du milliardaire (Mary Astor), excentrique, professionnelle du divorce, affublée d'un fantoche d'une offensante stupidité. Toto. Jusqu'à la fin, ce pitre traîne dans tous les coins et gâte le plaisir qu'on pourrait encore avoir. L'élément surprise n'est pas épuisé, puisque Gerry a fait passer son mari pour son frère, le capitaine Mac Glue, mais, jusqu'au rebondissement de la dernière image, le charme ne se retrouve pas.

« L'argent, chose précieuse, facilite le dévouement », chante-t-on dans *L'Opéra de quat' sous*. John D. III financera, malgré tout, l'aérodrome ; mais si l'argent contribue au bonheur, il est prouvé qu'il ne le fait pas. La morale paraît donc sauve. En vérité, le hasard semble vraiment trop bien faire les choses, mais Preston Sturges ne prend certainement pas le parti du hasard et son ironie sauve la morale.

Henri ROBILLOT.

TU M'APPARTIENS

Une comédie parfois plaisante sur les pauvres millionnaires

intelligibles à tous. C'est évidemment leur enlever, du même coup, le plus clair de leur substance.

Un autre fait pourrait, sans doute, apporter une explication à l'allure pesante et mal équilibrée de bien des films de Hollywood (je parle, bien entendu, de leur fond, et non de leur forme presque toujours très au-dessus de la moyenne) : le cinéma américain est aux mains de quelques grandes sociétés, elles-mêmes composées d'un nombre restreint d'hommes d'affaires. Devant la poussée de certaines conceptions qu'ils considèrent comme malfaisantes, ces derniers entendent se défendre et profitent des armes qu'ils fabriquent : les films, pour vulgariser et imposer leur propre opinion sur la société.

Quoi qu'il en paraisse, cette digression ne nous éloigne pas tellement de Tu m'appartiens, dont la fantaisie n'est que superficielle, la raison d'être du film étant bien de « placer » certaines scènes : les dialogues entre le patron riche, pris d'une subite fringale d'activité, et le comité des employés d'un magasin, qui prétend s'opposer, de la façon la plus farouche et la plus déplaisante, à

restant : les démolés d'un mari jaloux et de sa doctoresse de femme, n'est qu'enveloppe sucrée pour faire avaler la pilule.

Elle y parvient d'ailleurs souvent avec bonheur, car, lorsque le rythme du film n'est pas alourdi par les intentions moralisatrices, Henry Fonda, pitre sympathique, et Barbara Stanwyck, mal coiffée mais débordante de vitalité, conduisent cette mince histoire avec désinvolture et rapidité.

Jean NERY.



Skieur téméraire, Henry Fonda confie ses abattis à Barbara Stanwyck avant de lui demander sa main dans « Tu m'appartiens ».



Dick Powell était, avant guerre, un « crooner » à la mode. Aujourd'hui, dans « Cornered », il se tord sur le plancher en grimaçant et en hurlant sous la poigne d'un espion.

(Photo Life)

GÉOGRAPHIE DE HOLLYWOOD-SUR-RÊVES (IV.) “Faites-moi mal au cœur” réclament les spectateurs américains Et ils sont servis !

QUAND Joë Smith ou John Martin, maquilleur syndiqué, arrive au studio de la M.G.M., de Paramount ou de R.K.O., il pointe sa fiche au contrôleur automatique, va chercher sa petite valise de crèmes, fards, faux cils et fonds de teint. Et commence par sortir le liquide-à-faire-le-sang-frais-qui-coule-sur-la-figure et la pâte-à-faire-le-sang-caillé-au-coin-des-lèvres-et-des-tempes. Il y a beaucoup de chance pour qu'il ait à s'en servir dans la journée.

Pendant quatre ans, le sang qui coulait dans les films d'Hollywood a été, disons : du sang noble. Le sang des types d'Air-Force, de *Une Promenade au soleil*, de *Anges de Miséricorde* et autres histoires dont le régisseur doit se procurer deux mille uniformes, deux mille casques, dix chars, vingt jeeps et trois batteries d'artillerie lourde, une escadrille de chasse et cent cinquante bombardiers. On trouve encore dans les recoins des grands studios d'Hollywood toute une pacotille de guerre en fer blanc, contreplaqué et carton qui achève de se démanteler.

La guerre est finie et le public américain ne veut plus en entendre parler (tout au plus accepte-t-il de se laisser imberber par l'idée d'une autre guerre : la prochaine). Les rouleaux de pellicules héroïques sont rentrés dans les blockaus d'archives des grandes compagnies. Mais le maquilleur a plus que jamais besoin de sang frais, l'ingénieur du son doit soigner l'imitation du bruit sec et écrasé que fait un poing dur qui tape sur le coin d'une gueule (assez saisissant, en effet). Et l'opérateur des



Une image de « Blue Dahlia ».

« effets spéciaux » doit se torturer la cervelle pour trouver le genre d'images hallucinantes qui évoquent la folie, le *delirium tremens* et l'hallucination. Les Américains veulent des films *thrillings*. Faites-moi peur, faites-moi chaud au sang, faites-moi mal au cœur, ils sont servis.

Lost Week-end : l'épopée de l'alcoolique. *Spell Bound* et *Somewhere in the Night* : des histoires d'amnésie. *Hantise* : un pianiste qui devient fou. *Shock* : un psychiatre qui devient fou. *Crack-up* : une histoire de folie au retour de la guerre. *This gun for hire* : une belle fille entre quatre murs aux mains d'un tueur professionnel. *The Spiral Staircase* : une muette dans une maison de cauchemar, prisonnière d'un sadique. *The Killers* : des tueurs que leur victime attend, sans songer ni à fuir ni à se défendre.

Le plus beau baiser de 1946

L'AMOUR ? Bien sûr. Le couple d'après guerre : Humphrey Bogart et Lauren Bacall. Dans *The Big Sleep*, il y a le plus beau baiser d'Hollywood 1946. Bogart en bras de chemise mouillée de sueur, ligoté, est assis par terre. On lui a tapé dessus, il a du sang qui sèche aux commissures des lèvres. Et Lauren Bacall, avec ses yeux lourdement glauques et sa belle bouche de poisson majestueux, ôte la cigarette des lèvres de son partenaire (et époux), goûte longuement cette bouche tuméfiée, se relève. Et elle a l'air contente. Bogart aussi.

Il y a quinze ans, les films américains étaient pleins de mitraillettes et de cadavres jetés d'une voiture en marche aux carrefours des villes. Les gangs n'existent plus, ou à peine. *Scarface* et *Little Coeser* : l'histoire, finie, morte. Et de l'histoire aussi bien les films de Gestapo ou de tortures japonaises.

Mais voici *Dark Corner* : un tueur assomme le détective du film, s'en va son travail accompli, hésite, revient, et monte de tout son poids sur la main du type évanoui. Voici *The Stranger*, *Soupons*, *L'Ombre d'un doute...* Non : il y en a trop.

Hollywood a presque renoncé au Grand-Guignol, aux grands trucs hou-hou faites-moi peur, à Frankenstein ou Boris Karloff. Moins de mitraillettes aussi. Toutes ces histoires se passent dans le monde à demi improbable des

détectives privés de Raymond Chandler et Dashiell Hammet, le sadisme y est subtil et enveloppé ; cela donne une peur ouatée, organique, qui demeure en vous, le film terminé.

Un cinéma sans réalité sociale

Il y a des observateurs en Amérique que cette vogue, qui va submergeant Hollywood, angoisse. A la Cinémathèque du Musée d'Art Moderne de New-York, Siegfried Kracauer, Allemand naturalisé Américain, auteur d'un livre intitulé *De Caligari à Hitler*, analyse la signification de ces films. Il y a dans le ton de ces paroles l'amère expérience d'un homme qui a vécu dans un climat terriblement analogue à celui-là : l'Allemagne d'avant Hitler.

Tout cela, dit-il, c'est l'horreur de la vie hitlérienne acclimatée dans l'univers quotidien de l'Amérique. Prenez *Rome ville ouverte*. On y montre les horreurs, morales et physiques, qu'éprouvent les Résistants italiens traqués par les nazis. Mais la dignité humaine y est pratiquée par le prêtre et le héros communiste, et non pas seulement proclamée par des discours. Maintenant, au contraire, les films récents d'Hollywood utilisent cette nappe de sadisme diffuse dans la société contemporaine, sans proposer aucune valeur qui puisse rétablir une stabilité mentale réelle.

Ce qu'il y a de plus grave, ajouterai-je aux propos de Kracauer, c'est que cette violence et cette cruauté du film américain actuel ne sont plus comme à l'époque des films de gangsters ou des histoires de Gestapo, la transposition directe d'une réalité sociale. La violence de ces histoires méchantes, auxquelles chacun de nous trouve d'ailleurs un si étrange plaisir (et je suis comme des tas de Français : je devore les romans de la collection Série Noire et je vais voir *The Maltesse Falcon* et *The Big Sleep*), cette violence est la projection physique de contradictions et de déchirements *inavoués*.



A. Ladd et V. Lak



« Blue Dahlia ».

Une guerre civile en chaque esprit

DANS la vie américaine, la violence et la cruauté existent : on lynche (de plus en plus) des nègres, les matraques des flics cognent (de plus en plus) sur les grévistes de Pittsburg ou Chicago. Mais un film admirable comme *The Ox-Bow Incident*, l'histoire du lynchage d'un innocent, dont Jacques Borel a dit ici-même la grandeur, ne fait pas recette. *Les Raisins de la Colère* sont une exception. La brutalité qui s'exprime dans les réalisations actuelles est une brutalité détournée. Elle traverse et électrise des œuvres qui ne donnent aucune justification de ses origines, de ses racines, de son développement. Elle a l'air gratuite. On pourrait croire simplement que, pendant la guerre, les spectateurs ont pris goût au sang, à la souffrance, à la haine, et qu'on leur donne aujourd'hui les substituts de l'aventure criminelle. Mais en fait, c'est autre chose. La censure des ciseaux ou du chiffre d'affaires n'est que l'expression de cette censure que l'esprit américain s'impose à lui-même. Hollywood exprime dans ses films de violence la peur fondamentale qui sommeille en chaque Américain. Là encore, je veux rapporter les propos de S. Kracauer :

— Nous sommes pris dans les nœuds inextricables du système de la libre entreprise, dit-il. Et pourtant nous voudrions sauver la liberté personnelle. Ce dilemme essentiel nous inspire les cauchemars d'une pseudo-solution fasciste dont les vices sont pires que ceux qu'ils prétendent guérir. Il y a une guerre civile en chaque esprit. Les films ne font qu'en exprimer et en dévier les éléments.

Ce sont de bien sévères et lointaines réflexions à conduire, tandis que le maquilleur penché sur un visage ocre et bleu dessine à la surface de la peau les rigoles desséchées du sang qui coule, qui coule, à n'en plus finir.

Fin du grand reportage de Claude ROY



« Le Verdict » avec Peter Lorre, Sydney Greenstreet et Joan Lorrain. Une de ces images hallucinantes dont Hollywood est prodigue.

LE FILM D'ARIANE (Suite)

Yvette ne veut pas être Gisèle

AVEC Gisèle, adapté du célèbre ballet de l'Opéra, Abel Gance va faire sa rentrée à la fois comme scénariste et comme metteur en scène. Une grande partie des intérieurs devant être tournés dans la salle du Palais Garnier de Monte-Carlo, le travail en studio sera très réduit.

Pour les principaux rôles, on parle de Jean-Louis Barrault et de Ludmilla Tchérina, déjà vedette de *Un Revenant*. En effet, Yvette Chauviré, qui avait été présentée pour interpréter un rôle qu'elle a si souvent tenu sur scène, s'est récusée. Et, pour couper court, a-t-elle déclaré, aux rumeurs qui vont encore circuler à cette occasion, elle a précisé :

— Le scénario que nous propose Abel Gance est, à mon sens, absolument invraisemblable. Je ne peux accepter de tourner un film sur la danse qui déforme à ce point notre art. Une danseuse espagnole, mêlée à des péripéties de roman-feuilleton, décide de danser Gisèle, le célèbre ballet d'Adolphe Adam. Elle se met donc à apprendre la danse classique. Mais, il est impossible, à mon avis, de parvenir à danser Gisèle dans ces conditions. Voilà pourquoi j'ai demandé à Abel Gance de modifier son scénario. Mais je suis persuadée qu'il refusera. Telles sont mes raisons. Si donc je n'accepte, pas

PARIS

♦ Danielle Darrieux, Paul Meurisse, Jean Murat tourneront au Maroc « Bethsabé », d'après le roman de Pierre Benoit, réalisation de Léonide Moguy.

♦ Ingrid Bergman et Cary Grant viendraient tourner à Chamonix « La Tour blanche », mise en scène d'Edvard Dmytryk.

HOLLYWOOD

↳ Tyrone Power sera « l'Aiglon » d'après Edmond Rostand.

♦ Les correspondants étrangers de Hollywood désignent Ingrid Bergman comme la meilleure actrice 1945.

♦ Mort de Henry Bergman, acteur et gagman qui travailla dans tous les films de Charlie Chaplin depuis 31 ans.

♦ Fred Astaire va faire construire des studios de danse à Hollywood, New-York, Londres et Paris.

♦ Harpo Marx engagé dans des cabarets de Baltimore et de Detroit.

♦ Orson Welles et Rita Hayworth seront les vedettes de « The Lady from Shanghai ».

♦ Arthur Marx, le fils de Groucho est engagé comme scénariste.

♦ Maria Montez : « L'Atlantide », de Pierre Benoit.

♦ Martha Raye et Nick Condos annoncent leur prochain divorce.

♦ « Cyrano de Bergerac » en janvier, avec Laurence Olivier et Vivien Leigh.

MEXICO

♦ Von Steinberg réalisera une nouvelle version de « L'Ange bleu » avec Maria Félix.

le rôle, ce n'est pas parce qu'on ne m'offre pas des millions... »
Ce conflit entre deux arts se résoudre-t-il à l'amiable ?

Rosita perdue et retrouvée

AU cours des prises de vues à Mexico de *La Petite Sirène*, Rosita Diaz disparut. Tandis que son metteur en scène la cherchait dans toute la ville, un journaliste la découvrait au Cap d'Antibes.

Elle avait fait 11.000 kilomètres pour apaiser sa nostalgie de la France, et pour revoir sa mère. La vedette mexicaine, jadis condamnée à mort par Franco, fusillée le lendemain, et qui arrivait huit jours plus tard en Amérique, n'a rien à apprendre des vedettes d'Hollywood dans le domaine de l'extravagance.

Il est vrai qu'il faut faire la part de la publicité, et de l'imagination des journalistes...

Vient de paraître :

LE LIVRE D'OR DU CINÉMA FRANÇAIS 1946. — Cet ouvrage de 300 pages, d'une présentation luxueuse et abondamment illustré, a été établi avec la collaboration des spécialistes les plus qualifiés du cinéma français, dont il résume l'activité. Prix : 200 fr. En vente dans toutes les librairies et à l'Agence d'information cinématographique, 40, rue des Martyrs, Paris-9^e. (C.C. postaux 4232.99 Paris ; envoi franco : 225 fr.)

MARIAGES Envoi discret fermé liste tous détails. 800 partis sér. 20 fr. Div. s'abst. TUF, 159, r. Ge.-Billaudel, Bordeaux

Chaque exemplaire de L'ECRAN français, vendu à Paris et dans toute la région parisienne,

COMPORTE UN ENCARTE de quatre pages qui donne les PROGRAMMES

LES PLUS COMPLETS

de Paris et de la banlieue. Au cas où l'exemplaire que vous achetez ne comporterait pas cet encart, écrivez-nous en précisant le dépositaire chez qui vous l'avez acquis.

Vous nous rendrez service et vous nous permettrez d'éviter que le fait se reproduise. MERCI !

ON DEMANDE DE JEUNES ACTEURS

Pour jouer dans un film en cours de production, Ciné-France fait appel aux jeunes garçons, de dix à quatorze ans, qui se sentent capables de tenir un rôle. Se présenter Jeudi 28 novembre, entre 2 et 5 h., à la Petite Salle Wagram, 39, avenue de Wagram, Paris.

DANS BRUGES-LA-MORTE, GEORGES MARCHAL A ÉPOUSÉ UNE GENEVOISE, HÉLÈNE VITA



Georges Marchal a tourné à Bruges quelques scènes de *Torrents* avant de partir pour Colomb-Béchar, dans le Sud algérien, où se poursuivront les extérieurs de ce film de Serge de Poligny, d'après le roman d'Anne-Marie Desmarests, adapté par R. de Thomasson et dialogué par G. Neveux. Selon le scénario, G. Marchal épouse Hélène Vita (qu'on voit ici avec lui) et l'emène en Afrique. Mais là, le beau Georges tombera amoureux de Renée Faure. Hélène Vita est une jeune Genevoise qui fut l'élève de Jacques Feyder au Conservatoire de Genève.



S'il n'épouse pas une de ses cousines, Andrex n'héritera pas de cent millions. C'est le point de départ d'un petit voyage sentimental et

YVES DENIAUD :

J'ÉTAIS dans sa loge du théâtre des Capucines quand Yves Deniaud y entra en coup de vent, entre deux scènes, pour changer de costume.

— Cette revue me tuera, m'a-t-il dit en soupirant ; je crois que nous ne verrons jamais la fin des représentations !

Il éponge d'un geste las son front barbouillé à l'ocre, et se met en devoir d'enlever son complet à carreaux.

— Comment j'ai débuté ? Tout jeune, j'ai fait du théâtre d'amateur, comme beaucoup ; des petites tournées miteuses, vous voyez ça d'ici, ce n'était pas reluisant et j'en ai eu vite assez. Je suis devenu camelot.

Comme s'il devinait ma pensée, il ajoute :

— Sans doute avais-je pour ce métier des aptitudes profondes ! Toujours est-il qu'il m'a porté bonheur, puisque j'ai tourné grâce à lui mon premier rôle. J'ai posé quelques photos pour Jacques Feyder, qui commençait *Les Gens du Voyage* ; mon allure lui a plu : j'ai été le bonimenteur du cirque. Le film a été tourné en « Teutonie », à Munich, en 1937...

— Et après ?

— Eh bien, tout naturellement, j'ai été engagé petit à petit pour d'autres films.

— Et voilà comment on abandonne le métier de camelot !

— Vous n'avez pas tellement raison. Je crois qu'il m'est resté quelque chose de ce début, et la plupart de mes rôles ont été plus ou moins dans le genre du premier. Pour le public, je suis dans le genre « mauvais garçon qui parle argot ». Or je désapprouve totalement le classement définitif d'un acteur dans une certaine catégorie de rôles : on lui colle une étiquette, et le tour est joué. J'estime que le véritable acteur est celui qui se renouvelle constamment.

Il a enfilé un pantalon gris perle et une chemise empesée, et ajoute :

— Tenez, je me souviens que lorsque je jouais dans *Sainte Océlie*, j'incarnais un vieux monsieur distingué. J'ai été stupéfait de la réaction de gens comme Achard et Salacrou qui se sont étonnés de ma création ; ils ne me croyaient pas capable d'incarner un tel personnage. Pourtant on devrait, au contraire, chez un acteur, encourager et provoquer la diversité des rôles...



musical à la Martinique, en Espagne et au Tyrol, et le prétexte d'une opérette dont la musique est de F. Lopez, le scénario d'A.-P.

“ Là-bas, au son des rumbas, tout sera magnifique... vive la musique ! ”



Antoine, l'adaptation et la réalisation de D. Norman. Andrex chante son amour à Lyriane Rey, et Rellys déclare sa flamme à



Marie Bizet : c'est la scène finale des « Trois Cousines ». Andrex emmènera en musique sa belle au pays des rumbas.

le camelot qui s'est fait comédien



Je ne peux m'empêcher de sourire en l'écoutant. Bien qu'au fond de moi-même je lui donne raison, il me semble que ces qualités de franchise toute simple et de verve un peu « faubourg » confèrent à son personnage beaucoup de savoir. Il est vrai qu'il se trouve des gens assez guindés pour s'en effaroucher. Ainsi, l'an dernier, Maurice Jacquelin, ancien camarade de promotion, au Conservatoire, de Pierre Blanchard et Charles Boyer, et depuis directeur du théâtre de la Comédie à Genève, arrivait à Paris. Il s'enquit des nouvelles vedettes « percées » à l'écran, et on lui signala Yves Deniaud.

— Qu'il me téléphone, dit-il. Le lendemain, Deniaud l'appelle au bout du fil.

— Allô ? Ici Deniaud. J'vous

téléphone pour votre truc...

Stupéfaction de Jacquelin.

— Mon truc ?

— Ben oui, vo' machin...

— Mon machin ? fait l'autre, de plus en plus ébahi.

— Oui, votre business, quoi, votre affaire.

Jacquelin avait passé de l'effarement à la fureur.

— Monsieur, lance-t-il à l'appareil, je n'ai ni truc, ni business, J'ai un théâtre, dans lequel je voulais vous engager. Au revoir, Monsieur.

Et il raccroche.

— Quels sont vos films les plus récents ?

— Je viens d'achever un rôle de voyou sympathique dans *L'Arche de Noé*, un film dont je conserve un excellent souvenir. L'Arche de Noé est une péniçe sur laquelle se trouve rassemblée toute une équipe de gens ; parmi eux se trouvaient avec moi Pierre Brasseur, Armand Bernard, Alerme, et aussi la jeune vedette Claude Larue. J'ai également tourné dans *Pas et déte*, de Berthomieu, avec Bourvil ; je vais jouer dans *Fantomas de Sacha*, nouvellement venu à la mise en scène.

Deniaud enfila prestement une longue redingote bleu clair que lui tend l'habilleuse, puis se coiffe d'un haut de forme tout blanc.

— Deniaud ! En scène ! Fressons...

— C'est à moi, me dit-il. Et il me tend la main.

Monique SENEZ.

Revoici le vrai RICIL'S



avec ses
TEINTES ENCHANTÉES
pour nuancer
à volonté
LA COULEUR DE VOS YEUX

LE COSMÉTIQUE QUI FAIT LES CILS PLUS LONGS — LES YEUX PLUS GRANDS — LE REGARD PLUS PROFOND

revient maintenant avec des teintes spéciales pour faire resplendir chaque couleur d'yeux.

Vous avez, comme 9 femmes sur 10, «des yeux changeants» — avec l'iris aux couleurs nuancées (iris-caméléon) — si bien que, pour faire resplendir la nuance qui peut illuminer littéralement votre visage, il vous suffit de colorer vos cils avec l'une des «teintes enchantées» de Ricil's, composées toutes les 6 avec les nouveaux «colorants révélateurs». Employez le vrai Ricil's d'avant-guerre, que vous pourrez maintenant retrouver partout avec sa brosse et sa glace : Voyez aussitôt vos yeux s'éclaircir en prenant l'une de ces nuances captivantes : noir-jaû, ou noir-velours... bleu-perle ou violette... vert-til, lade ou pers-marron ou noisette... gris de lin ou bien gris «menthe». Les cils paraissent instantanément plus longs et brillent d'un éclat soyeux et sombre qui, en grandissant les yeux, donne au regard une saisissante profondeur d'expression.



— MES CILS POUSSENT... depuis que j'emploie du Ricil's. Souvent 10 jours suffisent pour allonger les cils d'un bon tiers, comme le montre ci-dessus le «compas cillométrique».



ENFIN LE RICIL'S COMPLET ! avec sa glace et sa vraie brosse «Ricil's», pour obtenir sur vos cils l'inimitable «effet Ricil's» — des cils magnifiquement lustrés et courbés.

Le seul à Phille de rien spéciale pour activer la pousse, le cosmétique Ricil's nourrit le cil, l'assouplit et le ramène à tel point qu'après 10 jours de ce traitement de beauté véritablement bienfaisant, les cils desséchés ou décolorés — cassants, trop courts ou trop clairs —, repoussent de plus belle, magnifiquement colorés, lustrés et courbés. Demandez le vrai Ricil's pour les cils.

A TRAVERS LES PROGRAMMES

BOUDU SAUVÉ DES EAUX

On connaît le sujet de ce film que Jean Renoir réalisait en 1932, d'après une pièce de René Fauchois : le clochard Boudou a perdu son chien, il tente de se noyer, et est sauvé, puis hébergé par un libraire des quais. Le libraire a une femme et une bonne à tout faire, servante-maitresse au petit pied. Au cours de son mariage sur l'eau avec la bonne, Boudou, de nouveau, se noie, mais cette fois c'est un semblant, un geste destiné à le sauver des autres.

Boudou, c'est Michel Simon, et à ce point que le film paraît construit autour de lui. Ce qui semble logique, puisqu'il est le héros de cette histoire. Mais Michel Simon a fait du clochard un personnage dont aucun scénario ne pouvait, de toute évidence, fixer dès le départ tous les traits. Il est Boudou, avec une telle authenticité de ton, d'allure, de comportement où jouent son bégaiement, sa nonchalance, sa verve narquoise, qu'il apparaît comme une protestation.

Une protestation, le film l'est d'ailleurs tout entier. Satire d'un conformisme petit-bourgeois, de cette crasse morale où s'engluent les derniers représentants d'une vie morte, vie sordide aux intérêts et aux sentiments étroits — satire aussi (et c'est, en deux répliques d'un humour amer, de ces moments les plus saisisants du film), satire de la charité, révélée ici dans ce qu'elle a de provocateur, dans ce que, bien loin d'être un lien entre les individus, elle les sépare.

Cet aspect satirique de Boudou sauvé des eaux lui a valu quelques difficultés, celle entre autres qu'il rencontrait l'an dernier de la part d'un préfet qui, apprenant la projection prochaine du film dans un ciné-club de sa ville, la fit interdire.

Tout le début et toute la fin, entièrement en extérieurs, sont d'une beauté, d'une pureté et d'une poésie, d'une fantaisie légère que l'on ne retrouve pas toujours dans les autres parties. Et il apparaît bien que Renoir, pour certaines scènes du moins, n'a pas su se défaire d'une servitude à l'égard de la pièce de Fauchois, qu'il n'est pas parvenu toujours à transposer l'histoire sur le plan cinématographique.

José ZENDEL.

(1) Boudou, qui est projeté à tour de rôle dans tous les ciné-clubs de France, sera présenté le 30 novembre au Club Français du Mans.

LES Jeunes Cinématographes, qui donnaient jusqu'à présent leurs séances à la Maison de la Chimie ont émigré boulevard Barbès. Leur nouvelle salle s'adaptant trop petite pour contenir les nombreux adhérents du club, André Bazin, qui l'anime, coupe le nœud gordien, et au même coup sa soirée, en partageant celle-ci en deux séances.

Formule heureuse : la salle était comble à la première comme à la seconde, pour la projection du Cuirassé Potemkine et du Train Mongol. Entre les deux séances — en sorte que sa causette était destinée au public de l'une comme de l'autre — Georges Altman évoqua le souvenir d'un temps où l'on présentait Potemkine (et d'ailleurs toute la production soviétique) à la savvette, dans des salles couleur de murailles, où les assistants prenaient figure de conspirateurs. Ces projections attirèrent un nombreux public d'amateurs, de curieux, de snobs aussi, à qui le caractère clandestin des séances faisait une obligation « d'en être ».

Et en même temps que naissaient ainsi, et s'affirmaient, le goût de certains pour un cinéma neuf et de qualité, fit remarquer Altman, on assistait à une autre naissance, infiniment plus bruyante

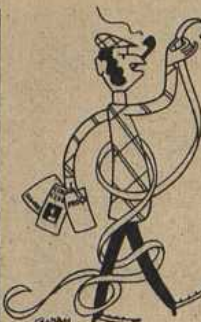
SÉANCES SIAMOISES

et spectaculaire : celle de la vedette, de l'idolâtrie qu'elle devait susciter. D'un côté, l'image d'un monde que l'on découvrirait, de l'autre... Rudolph Valentino ! Ce- lui-ci est mort, d'autres mourront... et le cinéma soviétique nous donne aujourd'hui L'Enfance de Gorki.

J. Z.



Une image du « Cuirassé Potemkine » qui sera présenté le 26 novembre au Cl. fr. de Nancy, et le 7 décembre au Cl. fr. de Besançon.



LE CARNET DU CLUB-TROTTER

da ses places) debout dans une salle comble : la Maison de la Chimie accueillait la foule venue voir Paisa en séance interclubs organisée par la Fédération des C.C., sous le patronage de l'Ecran Français.

Tout le monde était là, et d'abord Roberto Rossellini, le réalisateur du film, qui prononça des paroles émues, avec cette simplicité, cette vérité d'accent qui s'expriment dans ses films par une vision immédiate de la réalité quotidienne, qu'il sait rendre sensible et poétiser sans phrases, par le seul effet de son attentive bonne volonté. Beau film, grand film. Georges Sadoul le présentait l'autre soir. Paul Eluard vous en a parlé ici même la semaine dernière — nous y reviendrons lors de sa sortie en France.

Dans la salle : Maria Michi, l'héroïne de Paisa, et Edwige Feuillère, toutes deux ravissantes, l'une en chapeau à plume, l'autre en bonnet à poil, de nombreux cinéastes et journalistes, les animateurs des clubs de Paris et de la banlieue, et, masse compacte et enthousiaste, tous les adhérents qui avaient pu trouver une place.

PLUSIEURS CENTAINES de personnes refusées à l'entrée, d'autres (dont toute la rédaction de l'Ecran Français qui, respectueuse des lois de l'hospitalité, céda ses places) debout dans une salle comble : la Maison de la Chimie accueillait la foule venue voir Paisa en séance interclubs organisée par la Fédération des C.C., sous le patronage de l'Ecran Français.

UN MONDE RENAIT des ruines : c'est à ce thème qu'était consacrée la dernière séance du Cercle du Cinéma. Trois œuvres l'illustraient : Six juin, de L'aube, de Jean Grémillon, et deux films italiens : Barboni, de Risi, et Bambini in città, de Camerini.

Nous vous parlons par ailleurs du film de Grémillon. Quant aux deux films italiens, Langlois souligna qu'ils avaient été réalisés dans de médiocres conditions pécuniaires, puisque chacun d'eux n'avait coûté que cent mille francs. Et c'est ici qu'apparaît particulièrement sensible la disproportion fréquemment observée entre le coût d'un film et sa valeur réelle en tant qu'œuvre d'art. Car nous nous sommes trouvés, ce soir-là en présence de deux réalisations d'une qualité humaine que la masse d'argent dépensée ailleurs semble la plupart du temps glacer au point de l'anéantir.

SOIREE EXOTIQUE jeudi prochain 28 novembre, à Ciné-Liberté, (salle S.N.C.F., 21, rue de l'Entre-pôt), avec la projection de Tabou et Robinson Crusoe.

POURQUOI LES C. C. font-ils paver cette année une cotisation mensuelle (qui donne le droit d'assister à toutes les séances du mois), au lieu que jusqu'à présent on acquittait à l'entrée le montant d'une seule séance ?

La question nous est posée par de nombreux lecteurs, adhérents de clubs. Nous croyons bon de leur rappeler que les C. C. ne sont pas des salles d'exploitations courantes, mais des cercles privés, et que si les projections constituent le principal de leur activité, les clubs se manifestent également d'autres façons : cercles d'études, conférences, bibliothèques, cinéma d'amateur, édition de bulletin, etc. Ainsi, la cotisation mensuelle demandée n'est pas un abonnement pour un certain nombre de séances, mais bien une cotisation au sens habituellement admis du terme, et établie au taux le plus bas possible. Il est inutile d'insister sur l'importance qu'il y a pour les C. C. à défendre ce caractère privé (ce mot pris en opposition à commercial), qui leur est indispensable tant au point de vue moral que juridique.

FILMEAS FOGG.

Prête-moi ta plume

Au secours de Chantal

De Chantal, à Hayange, ces mots un peu mélancoliques écrits après avoir vu les Enfants du paradis : « Ce film admirable, qui m'a rendu si heureuse qu'en rentrant chez moi je pleurais de bonheur, me rend aussi très triste. Et imaginez-vous la cause de cette tristesse? Les gens ne l'aiment pas, ne le comprennent pas, conseillent de ne pas aller le voir... Il y a même quelqu'un qui m'a dit : « N'y allez pas, c'est un fumier ! ». Un autre : « Il y a des films où l'on pleure et des films où l'on rit : celui-ci ne fait ni rire ni pleurer... » Même une amie que j'aime bien m'a dit d'un air indifférent : « C'est bien, mais il y a mieux... »

Alors je viens vous demander si c'est vrai que ce film n'a pas eu de succès, qu'il n'a pas été apprécié. Dites-moi que d'autres que moi l'ont compris, sinon je prendrais peut-être plus l'émouvant langage de l'art... »

Rassurez-vous, Chantal, petite Lorraine charmante : vous n'êtes pas la seule, et (sauf peut-être à Hayange) ce sont plutôt les sauvages qui sont en minorité, face aux innombrables spectateurs qui, en France et à l'étranger, ont admiré et applaudi le chef-d'œuvre de Marcel Carné et Jacques Prévert.

Nous vous parlons par ailleurs du film de Grémillon. Quant aux deux films italiens, Langlois souligna qu'ils avaient été réalisés dans de médiocres conditions pécuniaires, puisque chacun d'eux n'avait coûté que cent mille francs. Et c'est ici qu'apparaît particulièrement sensible la disproportion fréquemment observée entre le coût d'un film et sa valeur réelle en tant qu'œuvre d'art. Car nous nous sommes trouvés, ce soir-là en présence de deux réalisations d'une qualité humaine que la masse d'argent dépensée ailleurs semble la plupart du temps glacer au point de l'anéantir.

Mais il arrivera d'autres occasions où les sauvages seront en majorité pour traiter de « fumier » une œuvre d'art. Cela se voit assez souvent. Ce jour-là, petite Chantal, souvenez-vous qu'en ce genre d'appréciations la voix d'une personne de goût vaut plus que dix mille voix de sauvages.

Misogynie

D'une lettre de Claude Natchal, à Paris, je détache ces lignes, qui intéresseront peut-être mes lectrices : « La femme en elle-même est comédienne, et, par pur souci de coquetterie, elle affecte des gestes et des attitudes qui relèvent du plus pur cabotinage. Aussi, quand nous voyons à l'écran une star en proie à cette même gesticulation ostentatoire, nous pensons qu'elle calque son personnage du film sur le sien propre. C'est pourquoi il m'a toujours paru que le talent était plus difficile à découvrir chez une actrice que chez un acteur. Et quand, par un jeu intelligent, une comédienne nous impose son talent, c'est qu'elle est supérieurement douée... »

Petit Courrier

Parfades, à Paris. — Vous n'êtes pas raisonnable, vieux frère, vous posez trop de questions. 27, rue de la Paix et La Ferme aux loups ; Richard Pottier. Prison de femmes et Madame Sans-Gêne ; Roger Ribché. Un seul amour ; Pierre Blanchard. Dernier des six ; Georges Labacq. L'Assassin habite au 21 ; H.-G. Clouzot. Mayerling ; Anatole Litvak. L'Impossible M. Bébé ; Howard Hawky. Madame et son clochard ; Norman Mac Leod. Elle et Lui ; Léo Mc Carey. La 8e femme de Barbe-Bleue ; Ernest Lubitsch. Le Maître de forges ; Abel Gance. Et c'est assez pour aujourd'hui. Mais qu'est-ce que vous en faites de tous ces noms, vous les mangez en salade ?

M.-J. de Vos, à Neuilly. — Douce, produit par l'Industrie Cinématographique, société actuellement sous séquestre, a été repris par Pathé-Cinéma ; cette firme vient d'entreprendre ces temps-ci Le Silence est d'or, de René Clair. C'est bien Claude Autant-Lara qui avait réalisé Douce et qui réalise actuellement Le Diable au corps, pour Universal.

Francis, à Toulouse. — Ecrivez-lui à nos bons soins, nous transmettrons.

Lawrence Blémond, à Rennes. — Dans Le Retour de l'homme invisible de Richard Coss (sir Cedric Hardwick), l'homme invisible (Vincent Price), le docteur (John Sutton), le policier (Cecil Kellaway). Ann Rutherford, tel est le nom de la petite amie d'André Hardy qui paraît dans plusieurs films de la série consacrée à ce bruyant personnage.

Daniel Lordey, à Paris. — La marche en question s'intitule Farewell to children.



UNE RELIURE POUR L'ÉCRAN FRANÇAIS

Cette reliure, destinée à encarter les 52 numéros annuels de l'ÉCRAN FRANÇAIS, sera adressée, au fur et à mesure des livraisons qui nous seront faites (délai maximum deux mois), à ceux de nos lecteurs qui nous en auront adressé le montant : 175 francs plus 20 francs pour frais d'envoi en recommandé. D'autre part, nous recevons dès maintenant les inscriptions pour la reliure des numéros des six premiers mois de notre journal (150 francs plus 20 francs pour frais de port).



Esther, à Pau. — Votre lettre est ravissante, votre souvenir de voyage m'enchantait. Vous avez votre carte de Noël, mais où? Seul les anges ont des ailes... Excellent; d'une manière générale, vos goûts sont fins, et vous écrivez, notamment sur Capra et Riskin, des choses très pertinentes.

J. Courroy, à Metz. — La revue Cinéma paraît toujours, à la même adresse. Mein Film, à Vienne : Canisinsgasse 8-10 (IX). Nous retons votre suggestion pour la danse. Je ne trouve toujours pas le renseignement concernant la brochure.

Pierre Brugier. — Mascara, un petit chef-d'œuvre, a été réalisé par Willy Forst, en 1934, à Vienne : il était interprété principalement par Paula Wessely et Attila Horbiger. Willy Forst a réalisé depuis Episode, Opérette, Mazurka, et Bel Ami. D'accord pour Fernandel, Sade et Drauzia. Je lirai très volontiers vos manuscrits.

Yvette Nauvel, à Bordeaux. — Réclamez ces numéros à notre administration : comptez dix francs par numéro, plus les frais d'envoi. J'adore la critique dont vous parlez, ainsi que vos lettres, d'ailleurs : si seulement vous écriviez d'une manière plus lisible... Pour Remorques, est exact.

Georges Gony, à Caen. — Ne me maudissez pas... si les escargots pouvaient écrire, je serais leur roi. Je garde votre petit réquisitoire contre le doublage : je l'utiliserai. L'actrice de Mildred Pierce : Ann Blyth. Merci pour vos suggestions et pour l'amusante critique anglaise de notre ineffable chanteur public N° 1.

Anny O., à Toulouse. — Dans notre numéro 26, demandez-le à notre administration.

Le petit moulin d'Issy; Jauvonn Erwan, à Paris, Boudou sauvé des eaux, à Dax; Albert Legray, à Marseille; P. Nicolin, à Paris; Perez (?), à Paris (au sujet de l'Odyssée de Dr Wasse); Gérard, à Oran; E. Janssen, à Arras; Pierre Berthon, à Aenières; Un passionné de cinéma; Denis Colard, à Alençon; James, à Paris; Mayer Taieb, à Tunis. — Lu avec intérêt. Utiliserai vos suggestions ou vos textes. Demandez les numéros arriérés à notre administration, en joignant dix francs par numéro, plus les frais d'envoi. Et portez-vous bien!

Ami Pierrot

PITIE pour vos cheveux! Vous avez besoin de vos cheveux, mais vos cheveux ont aussi besoin de vous pour vivre. Comment les fortifier et leur redonner vigueur, éclat, souplesse? Pour le savoir, demandez dès aujourd'hui la brochure gratuite "Comment régénérer votre chevelure" au Lab. du Frère Marie-Antoine. 62 Grand'Rue, Nègre-lisse (T.-&-G.) - Envoi discret

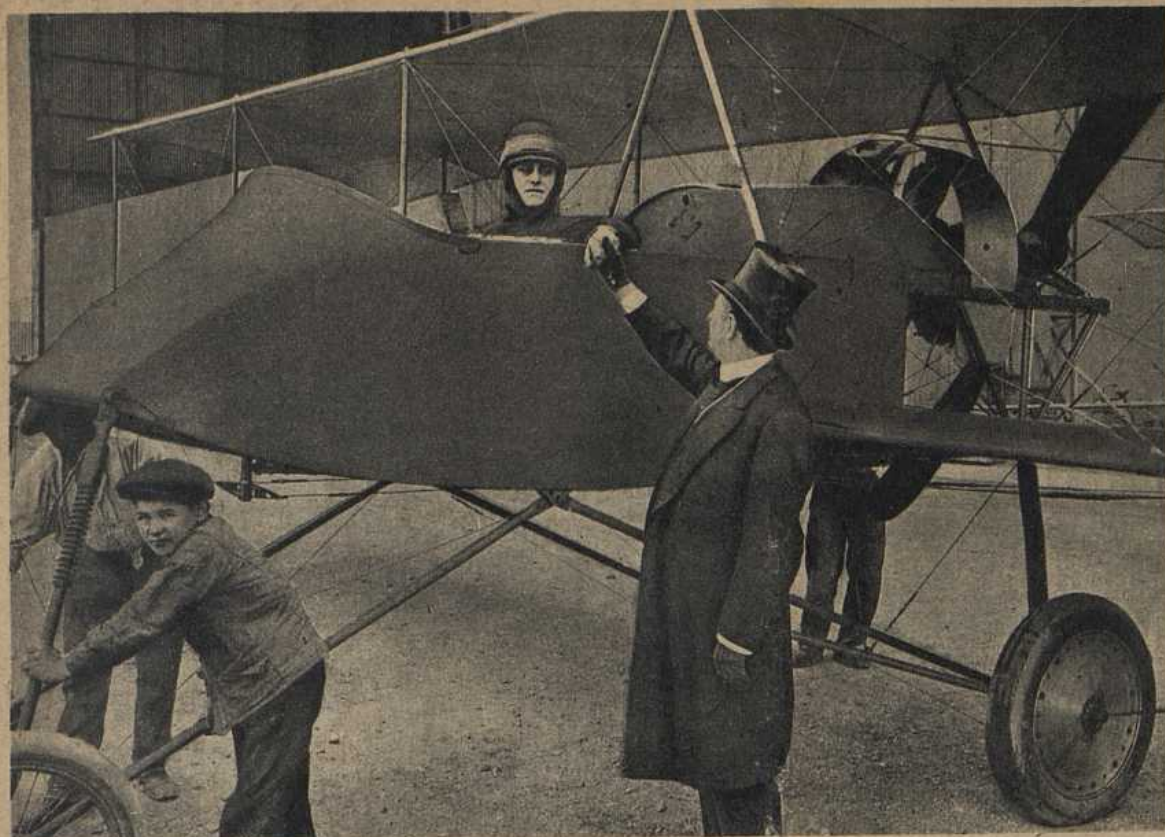
Parfum d'amour radio-actif Magnétisé et irradié, ce parfum d'amour provoque, fixe et retient affection et attachement sincère, même à distance. Résultat étonnant, surnaturel. Notice explicative contre 20 francs.

Professeur CLEMENT 29, r. Gustave-Courbet, TOULOUSE

CREME DE BEAUTE Recommandée pour les peaux sensibles. Sport d'hiver ALAIN 11, avenue des Diables bleus NICE (Alpes-Marit.)

L'ÉCRAN français L'HEBDOMADAIRE INDEPENDANT DU CINEMA

ABONNEMENTS FRANCE ET COLONIES : Six mois : 380 fr. Un an : 750 fr. ÉTRANGER : Six mois : 475 fr. Un an : 850 fr. Comptes C.P. Paris : 5067-78 Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Les Directeurs-gérants : Jean VIDAL et René BLECH



Cette photo est extraite d'un film conçu en 1910, au lendemain de la traversée de la Manche par Louis Blériot : « Le roi de l'air », perché dans sa « cage à poule », reçoit à son atterrissage les félicitations ministérielles.

QUAND ON A LE MÊME AGE

Le cinéma et l'aviation ont fait leurs premiers pas au début de ce siècle. Et, depuis les premières actualités, la caméra a fixé, pour les temps à venir, l'histoire de la conquête de l'air. Au moment où le Salon de l'Aviation attire au Grand-Palais une foule curieuse d'apprendre les derniers progrès de la navigation aérienne, on éprouve un attendrissement amusé à revoir cette photo d'un film conçu à l'époque où Louis Blériot venait de traverser la Manche et où les ministres, en chapeau haut de forme, restaient prudemment sur la terre ferme. A cette image des temps héroïques, nous opposons celle de « La Vie future » : l'avion à réaction conçu par Wells.



L'héroïsme de tous les jours : dans Le Ciel est à vous, Charles Vanel incarne un « mordu » de l'aviation, plus souvent à la peine qu'à la gloire.



Bien avant les ingénieurs, le cinéma avait construit des avions à réaction pour La Vie future.

L'ÉCRAN
français